

# **Anthologie de la fable au Québec**

Adolphe Marsais, L. Pamphile Le May,  
David Benjamin Viger, Félix-Gabriel Marchand...

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Volume 104 : version 2.0

Janvier 2002

Relativement peu d'écrivains québécois ont écrits des fables. Nous pouvons cependant signaler quelques fables, reproduites dans *Le Répertoire national* de James Huston, en 1848, puis une autre, écrite par Félix-Gabriel Marchand; une dizaine de fables d'Adolphe Marsais, un Français établi au Canada...

Pamphile Lemay a, quant à lui, publié, en 1882, tout un recueil de ses *Fables canadiennes*, qui regroupe quelque 80 fables.

## Table

|  |           |
|--|-----------|
| <b>[anonyme]</b> .....                           | <b>6</b>  |
| L'ours et le léopard .....                       | 7         |
| <b>D*** [pseud.]</b> .....                       | <b>11</b> |
| La mouche luisante .....                         | 12        |
| <b>Denis Benjamin Viger (1774-1861)</b> .....    | <b>13</b> |
| Le lion, l'ours et le renard .....               | 14        |
| <b>D. R. D. M.</b> .....                         | <b>15</b> |
| La Rose et l'Immortelle .....                    | 16        |
| <b>Pierre Garnot (1801-1869)</b> .....           | <b>18</b> |
| La Rose et l'Immortelle .....                    | 19        |
| <b>Félix-Gabriel Marchand (1832-1900)</b> .....  | <b>22</b> |
| L'aigle et la marmotte .....                     | 23        |
| <b>Rémi Tremblay (1847-)</b> .....               | <b>25</b> |
| Le poète et les deux critiques .....             | 26        |
| <b>Adolphe Marsais (1803-?)</b> .....            | <b>28</b> |
| La girafe et le léopard .....                    | 29        |
| L'aigle et le chardonneret .....                 | 32        |
| La tourterelle et la fouine .....                | 35        |
| Le chevreuil et la tortue .....                  | 37        |
| Le lierre et le buisson épineux .....            | 40        |
| Le lion et l'épagneul .....                      | 43        |
| Le savant et le coq .....                        | 47        |
| L'orgueil et la modestie .....                   | 50        |
| L'usurier et le rat .....                        | 53        |
| Le tigre et l'éléphant .....                     | 56        |
| Azor et Miaulis, ou L'Épagneul et l'Angora ..... | 59        |
| Le castor et l'ours .....                        | 62        |

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Melon (pseud.)</b> .....                                  | <b>65</b> |
| L’huître, la truffe, le champignon et la pomme-de-terre..... | 66        |
| <b>Un Concombre (pseud.)</b> .....                           | <b>70</b> |
| Le jardinier, la pomme, la pêche et la citrouille.....       | 71        |
| <b>Un ami des animaux (pseud.)</b> .....                     | <b>76</b> |
| Le campagnard et la fourmi.....                              | 77        |
| <b>Un Philanthrope (pseud.)</b> .....                        | <b>80</b> |
| Le crapaud et l’oiseau-moqueur .....                         | 81        |
| <b>L. Pamphile Le May (1837-1918)</b> .....                  | <b>85</b> |
| Le loup et les deux bassets .....                            | 86        |
| Les deux ruisseaux et le rocher .....                        | 88        |
| Le chameau et les dromadaires.....                           | 90        |
| Le laurier-rose et la pensée.....                            | 92        |
| Le roseau.....   | 94        |
| La lampe et le réverbère .....                               | 96        |
| La lampe et le flambeau.....                                 | 98        |
| Le brochet empressé .....                                    | 100       |
| Les deux lampes .....  | 102       |
| Le hibou devenu juge .....                                   | 103       |
| Le renard et l’ours.....                                     | 105       |
| Le daim imprudent.....                                       | 107       |
| L’avare sur le point de mourir .....                         | 109       |
| Les deux arbres .....  | 111       |
| L’arbre sec et l’arbre dépouillé par l’automne.....          | 113       |
| La mouche et l’araignée .....                                | 115       |
| La lutte pour le sceptre chez les animaux.....               | 118       |
| L’aigle et le serpent .....                                  | 122       |
| Le sculpteur et la madone.....                               | 125       |
| Les deux arbustes et l’ondée.....                            | 128       |
| Les deux livres .....  | 131       |
| Le cygne.....  | 133       |
| Les deux chevaux .....                                       | 135       |
| Le jeune renard et le loup .....                             | 138       |

Anthologie de la fable au Québec

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| Le renard et le vieux loup ..... | 141 |
| La ligue des rats .....          | 144 |
| Le cheval et le charriot .....   | 147 |

**[anonyme]**

## L'ours et le léopard

Un Ours, grand, mal léché, d'un cerveau rétréci,  
Par le Lion, avait été choisi,  
Parmi ses autres capitaines,  
Pour gouverner un de ses grands domaines.  
Le gouverneur velu, dans ce nouveau pays,  
S'aperçut que la jalousie  
Divisait ses sujets en deux camps ennemis  
Dont l'un, du moins nombreux souffrait la tyrannie.  
Séparés par les goûts, les moeurs et la couleur,  
Les deux cantons étaient toujours en guerre :  
L'un, peuplé d'ours, comme le gouverneur,  
Avait juré la perte de son frère.  
Pour saper la division,  
Sire ours, en sa sagesse,  
Réunit en un seul canton  
Ses sujets de diverse espèce.  
Ceux qui de l'ours étaient amis,  
Voulant des bons appesantir la chaîne,  
*Spécialement* réunis,  
Firent des lois à la douzaine.  
Du bon canton pour mieux river les fers,  
Le gouverneur grognant, séduit par l'autre clique,  
Y fit marcher tout de travers,  
Lois, voitures, bon sens, justice et politique.  
L'infortuné pays, au sein de ses malheurs,  
Avait une faveur dernière :  
Les anciens animaux-gouverneurs  
Avaient toujours chez lui conservé leur tanière.

Mais sire *au-long-museau*, dont le coeur détestait  
Jusqu'au nom même de justice,  
Jura que l'antique édifice,  
Avec le peuple, croulerait.

Tout paraissait perdu : les honneurs et les places  
Pleuvaient sur les ours favoris;  
Les autres, prenant leurs besaces,  
À leur malheur semblaient soumis.  
Mais tout passe dans cette vie :  
Richesses, pouvoir et grandeur,  
Tout n'est que néant et folie;  
Rien n'est constant que la douleur.

En vain du lendemain l'Ours et l'homme se flattent :  
Dans *Ours-Ville* un jour paradant,  
Sir *Chicken* se cassa la patte,  
Et finit de nuire en mourant.  
Sa mémoire peu regrettée  
Aux bons est encore en horreur;

Son ombre seule, encor, parcourant la contrée  
Laisse partout une noire vapeur.  
Après ce règne d'infamie,  
Le peuple, qui craignait quelque nouvel envoi,  
Humblement supplia le Roi,  
De conserver les ours, pour orner la prairie.

Le Roi, prenant conseil du chancelier Renard  
Seigneur aussi savant que sage,  
Choisit le noble léopard  
Pour remplacer le défunt personnage.

On l'attendit longtemps. Sur les déserts de l'onde,  
Son vaisseau s'égara, voulant se hâter trop :  
Ainsi dans le malheureux monde,  
Le bien reste en retard; le mal vient au galop.  
Enfin il débarqua, dans un voisin empire,



Et dans *Ours-Ville* il arriva.  
Aussitôt le peuple vampire  
De loyaux grognements et d'encens l'accabla.  
Le digne magistrat, qui connaissait leurs haines,  
S'amusait à les voir hurler,  
Et parcourait tous ses domaines,  
Pour apprendre à les gouverner.  
Il reconnut bientôt que l'hypocrite bande  
Transparemment cachait sous son poil roux  
Sa loyauté de contrebande  
Avec un coeur sanguinaire et jaloux.  
Du Léopard cette troupe insolente  
Chaque jour, en rampant, réclamait la faveur;  
Mais du sang innocent leur griffe dégoutante  
À leur aspect, le fit frémir d'horreur.  
Doué d'un esprit juste et d'un noble génie,  
De l'ours défunt en flairant les amis,  
Il sut bientôt de la mère-patrie  
Discerner les vrais ennemis.  
Pour nettoyer son entourage  
Et réparer le mal qu'avait fait le peuple ours  
Le Léopard eut le courage  
De chasser loin de lui les rapaces vautours,  
Et choisissant l'aigle, au brillant génie,  
Il lui donna la haute dignité  
Que du temps de *Chicken* et de sa tyrannie,  
Un grand *Ogre* avait occupé.  
Dès lors, tout alla bien : les ours, dans leur tannière  
Hurlèrent à loisir contre le gouverneur,  
Et l'aigle, parcourant sa brillante carrière,  
Rendit à son pays le calme et le bonheur.  
Déjà, dans ces belles campagnes,  
Ont cessé les cris de douleur,

Et l'écho des hautes montagnes  
Répète des chants de bonheur.  
Honneur au Léopard, à l'Aigle au vol rapide  
Dont la sagesse et le courage unis  
Ont renversé la faction perfide  
Des ours, ennemis du pays!

**Morale.**

Ceux qui profanent leur puissance,  
Froissent les malheureux, par le sort accablés,  
Tôt ou tard, par la providence  
Comme un verre fragile, à leur tour sont brisés.

*La Minerve, 24 octobre 1842.*

**D\*\*\* [pseud.]**

## La mouche luisante

Solitaire et rêveur, dans l'ombre de la nuit,  
Je marche; un feu volant me charme, m'éblouit.  
Quel est ce bel objet tout brillant de phosphore?

Soudain mon esprit enchanté  
Me le peint rayonnant de gloire et de beauté;  
Je le poursuis. Bientôt je vois naître l'aurore,  
C'est un insecte vil, sans éclat, sans couleur,  
Qui végète inutile, et languit sans honneur.  
Telle est la Renommée, idole mensongère,  
Qui fuit ses poursuivants d'une aile si légère?  
Dans la nuit de l'erreur, d'un éclat immortel  
À nos regards surpris sa tête se couronne,  
Un feu brillant et pur brûle sur son autel;  
Elle tient par la main le bonheur qu'elle donne;  
Mais si de la maison un seul rayon nous luit,  
Tout cet éclat s'évanouit,  
Cet enchantement cesse, et cette Renommée  
N'est plus qu'une épaisse fumée.

*L'Aurore des Canadas, 23 juin 1842.*

**Denis Benjamin Viger (1774-1861)**

## Le lion, l'ours et le renard

Certain Renard, un jour qu'il était en voyage,  
De soins rongé, tourmenté de la faim,  
Vit l'Ours et le Lion disputant pour un daim,  
Que chacun voulait sans partage.  
« Parbleu! se dit aussitôt le matois,  
« De la forêt laissons faire les rois;  
« En évitant leur mâchoire cruelle,  
« Tirons parti de la querelle. »  
Il n'était pas un franc Algérien,  
Mais, comme on voit, bon Calédonien.  
Pendant que sur le cas en lui-même il raisonne,  
De ci, de là, chaque lutteur,  
De dent, de griffe avec fureur,  
À l'autre de bons coups il donne,  
Tant, qu'à la fin tous deux tombant de lassitude,  
Maître Renard, sans plus d'inquiétude,  
Peut sous leurs yeux, cette aubaine enlever,  
Aux dépens des héros, s'égayer et dîner.

J'ai vu souvent dans ma patrie  
Mes trop légers concitoyens,  
Canadiens contre Canadiens,  
Lutter avec même furie;  
Nouveaux venus, nos pertes calculer,  
S'en enrichir et de nous se moquer.

(1823)

**D. R. D. M.**

## La Rose et l'Immortelle

... Une rose vermeille,  
D'un monde séducteur méconnaissant le cours,  
Et se croyant la huitième merveille,  
Tenait à peu près ce discours :

« Oui, j'ai reçu du ciel cette douce influence  
« Qui quelquefois préside à la naissance.  
« Pour moi, prodigue de faveurs,  
« La nature a tout fait : éclat, vives couleurs,  
« Bel incarnat, fraîcheur incomparable,  
« Et jusqu'à ce parfum d'une odeur délectable,  
« Semblable à l'aliment des Dieux  
« Que la Mère des grâces,  
« En descendant des cieux,  
« Répandait sur ses traces.  
« Du côté des grandeurs,  
« (Ce n'est point un délire)  
« La déesse des fleurs  
« Ne m'a-t-elle pas fait maîtresse d'un empire?  
« Que me manque-t-il donc? un amant?... le zéphir?  
« Dedans mon sein de pourpre entr'ouvert au plaisir  
« Ne me souffle-t-il pas son amoureuse haleine?  
« Violettes, jasmins, superbes lis, oeillets,  
« Renoncules, lilas, vous êtes mes sujets;  
« Courbez vos têtes, fleurs, saluez votre Reine. »

L'Immortelle entendit ce discours insensé,  
Qui ne pouvait sortir que d'un cerveau blessé :  
« Pourquoi faire, dit-elle, un si grand étalage  
« De tous ces agréments séduisants et légers?



« Ce sont des éclairs passagers  
« Qu'on voit étinceler à travers un orage;  
« Quoique vous en disiez, les grandeurs, la beauté,  
« Ne valent pas le don de l'immortalité.  
« Un jour vous voit régner, ou pour mieux dire,  
« Le matin vous voit naître, et le soir Rose expire.  
« Combien de vos ayeux n'ai-je pas vu périr!  
« Le nombre en est incalculable.  
« Pourquoi donc tant s'enorgueillir  
« D'un destin pitoyable?  
« Je ne saurais envier votre sort,  
« Il est de trop courte durée;  
« J'aime à voir entasser année sur année. "  
« Avait-elle grand tort?  
« Rose ne sut que dire.  
« Le soir vient, Rose s'épanouit.  
« Ouvre son sein, baisse la tête, expire.  
« Adieu fraîcheur, éclat, adieu grandeur, empire,  
« Tout à l'instant s'évanouit.

Mortels, n'oubliez pas le fonds de cette fable,  
Et préférez toujours l'utile à l'agréable.

(1815)

**Pierre Garnot (1801-1869)**

## La Rose et l'Immortelle

La Rose et l'Immortelle en un même jardin  
S'entretenaient un jour ensemble,  
Chacune plaignait son destin.

Que mon sort est affreux, ah! qu'il me semble  
Que ma triste immortalité  
N'est rien près de votre beauté;  
Oh! oui, je céderais sans peine,  
Pour le moindre de vos appas,  
Cette immortalité qui me gêne et m'enchaîne  
Et dont je ne fais aucun cas.

À la Rose en ces mots s'adressait l'Immortelle,  
Pleurant sur sa condition,  
Sacrifiant tout autre don  
Au plaisir d'être belle.

Que votre plainte est indiscrete,  
Lui disait la Rose à son tour.  
Si vous saviez quelle peine secrète  
Me vient consumer chaque jour.  
Je possède, il est vrai, des charmes,  
Je l'emporte sur mes compagnes  
Par mon éclat, par mes attraits;  
Mais puis-je jouir du bonheur? Jamais.  
Faites attention à mon peu de durée :  
Vous voyez la même journée  
Bien souvent éclairer et flétrir mes appas.  
Non, ma chère, je ne crois pas

Que mon destin soit préférable  
À celui dont vous jouissez;  
Le vôtre est bien plus agréable  
Que celui que vous m'enviez.  
Il est vrai, vous n'ête point belle,  
Quel bonheur pour vous : vous êtes éternelle.

Elle aurait parlé plus longtemps,  
Mais le jardinier survenant  
La force à céder la parole.  
Cessez votre plainte frivole,  
Mes belles, leur dit-il d'un air tout courroucé;  
Quant même Jupiter irrité  
Se rendrait à votre désir,  
Vous n'en seriez pas plus contentes  
Vous le feriez encore souffrir  
Par vos clameurs impertinentes.  
Taisez-vous, ne dites mot,  
Remerciez-le de votre lot.  
Vous raisonnez comme les hommes :

Il n'est dans le siècle où nous sommes,  
Personne content de son sort;  
Et c'est sur Jupiter que tombe tout le tort.  
Depuis l'habitant des chaumières  
Jusqu'au plus puissant potentat,  
Chacun se plaint de ses misères,  
Nul n'est content de son état,  
Le maître des Dieux fatigué de leurs plaintes  
Et de leurs soupirs ennuyeux,  
Désormais ne veut plus  
Écouter leurs complaints,  
Et je crois qu'il fera bien mieux :

Car de pouvoir toujours contenter le monde  
Il n'est rien de si rare en la machine ronde,  
Cessez chercher un destin plus heureux :  
Aimez l'état où vous ont mis les Dieux.

*L'Aurore des Canadas*, 9 décembre 1848.

## **Félix-Gabriel Marchand (1832-1900)**

Onzième premier ministre du Québec (libéral, 1897-1900), Félix-Gabriel Marchand a aussi écrit de la poésie et quelques pièces de théâtre. Il avait fait des études de littérature à Paris, puis, à son retour, avait entrepris des études de droit. Il pratiqua le notariat, fit du journalisme et s'est très tôt intéressé à la politique : il fut élu sans discontinuité député de 1867 à sa mort, alors qu'il était encore en fonction.

## L'aigle et la marmotte

Du haut d'un chêne vigoureux  
L'Aigle, de son regard superbe,  
Épiait, se glissant sur l'herbe,  
Un être indolent et peureux.  
Avec mépris il l'interpelle...  
La marmotte, car c'était elle,  
Surprise, et trop lâche pour fuir,  
S'écrase à l'instant contre terre,  
Croyant que son heure dernière  
Va venir.

– Holà! dit le roi de la nue,  
De sa plus formidable voix,  
Si méprisable que tu sois,  
Je t'absoudrai d'être venue  
Imprudemment

Exposer à mes yeux ta mine paresseuse,  
Si tu me dis comment

Tu te complais dans cette vie oiseuse,  
Et pourquoi, seule et sans amis,  
Tu vis en ta tanière immonde,  
Indifférente aux bruits du monde.

– Noble seigneur! répond d'un ton soumis  
La Marmotte effrayée,

À deux objets ma vie est employée :  
Dormir, manger, voilà les modestes plaisirs  
Qui remplissent mes jours et comblent mes désirs.  
Le reste ne m'est rien, et je suis bien payée  
Du sacrifice que j'en fais

Quand on me laisse en paix.  
– Ignoble créature!  
Dit l’aigle avec dédain;  
Puis, déployant sa puissante envergure,  
Rapide, il prend son vol vers le ciel; ... mais soudain  
L’orage se déchaîne,  
Et l’Aigle foudroyé tombe au pied du grand chêne;  
Tandis qu’en son réduit,  
Blottie avant l’orage,  
La Marmotte sans bruit  
S’applaudit d’être sage.

La Marmotte souvent porte des traits humains.  
Que d’hommes bien repus, mais au moral des nains,  
Qui n’ont pour tout souci que leur propre bien-être,  
Chez qui nul sentiment généreux ne pénètre  
Et qui toujours battent des mains,  
Quand le génie, – en ses élans sublimes,  
Dépassant les plus hautes cimes  
Pour atteindre aux confins de l’immense inconnu,  
Et méprisant la vulgaire prudence, –  
Tombe martyr de la science,  
Par l’impossible retenu!



## **Rémi Tremblay (1847-)**

## Le poète et les deux critiques

Certain rimailleur famélique,  
Sur son Pégase ayant longtemps trotté,  
Se reposait après avoir chanté  
Les empereurs, les rois, la République,  
Les jeux, les ris, l'amour, la liberté –  
Vastes champs où plus d'un âne a brouté.

Dans un pays atteint de fièvre politique,  
On ne lit pas les vers : on les critique  
Sans trop savoir pourquoi.  
Notre homme dit : « Ma foi,  
Avant que ma Muse agonise,  
En attendant que la postérité  
Me statufie ou me panthéonise,  
Je veux savoir un peu si mon livre est goûté. »

Aussitôt le rimeur se rend chez un intime  
Et, sans pitié pour sa victime,  
Il lui lit les écrits qu'il a le mieux troussés.  
L'autre dit : « Ce sont là sujets bien ressassés.  
Si tu veux réussir, il faudra que tu chantes  
Des chansons du pays, allègres ou méchantes,  
Quelque chose qui sente à plein nez le terroir. »

Le poète écrivit une pièce à tiroir  
Qui sentait trop la plèbe et ne fut pas jouée.

Désireux de s'ouvrir, dans l'ombre, une trouée,

Il consacra sa lyre aux chants régionaux.  
On lui dit : « Vos écrits sont fort originaux,  
Mais ils sont resserrés dans d'étroites limites.  
Qu'importe ce qui bout dans vos vieilles marmites?  
Il faudrait entonner quelque chant magistral  
D'un intérêt plus général. »

Dans notre beau pays le poète a beau faire,  
Il ne peut contenter tout le monde et son père.

## **Adolphe Marsais (1803-?)**

Français d'origine, Adolphe Marsais a séjourné au Québec pendant près de 25 ans, à partir de 1854. Il a composé de nombreuses chansons, des fables, de la poésie. Auteur très prolifique. Les fables présentées ici ont été publiées dans le journal *Le Canadien*, à la fin des années 1850.

## La girafe et le léopard

Sous le ciel brûlant du tropique  
Dans une forêt de l’Afrique  
    Une girafe au long cou,  
Que surmontait une tête hautaine,  
Marchait l’amble, à l’égal d’un bidet du Poitou,  
    Allant je ne sais trop où,  
    Selon le mot de Lafontaine.  
Un léopard non loin de là flânant,  
    Au sein de l’immense espace,  
    Loin de tout humaine trace,  
Rencontra la girafe et, tout en cheminant,  
Lui dit : « J’admire votre robe;  
    « Ses nuances sont sans défaut;  
    « Aucune bête, sur le globe,  
« Autant que vous, ne marche le front haut,  
    « Vous avez un port de reine;  
    « C’est dommage en vérité  
    « Qu’avec cette majesté  
    « Digne d’une souveraine,  
    « Avec vos membres géants,  
« Vous n’avez ni griffes ni dents,  
    « Ni cornes pour vous défendre.  
« Quant à courir, vous le faites plus mal  
    « Que le plus chétif animal;  
    « En effet je ne puis comprendre  
    « Pourquoi vos jambes de devant  
        « En longueur l’emportent tant  
    « Sur celles du train de derrière.

« Cette construction me paraît singulière.  
« Passe encor si de l'éléphant  
« Vous possédiez l'intelligence;  
« Vous auriez là du moins une défense  
« Contre vos nombreux ennemis.  
« Mais, hélas! la Providence  
« Qui sur la terre nous a mis,  
« À votre égard, je le pense,  
« N'a pas montré de prodigalité,  
« En vous refusant la sagesse,  
« De même que la souplesse,  
« La force et la hardiesse,  
« Enfin la vélocité,  
« Pour tout faible animal moyen de sûreté.  
« Quant à moi, voyez, ma commère,  
« Moins fort que l'éléphant, le tigre, le lion,  
« Le buffle et même la panthère,  
« Je lutte en vaillant champion,  
« Ou rapidement, par la fuite,  
« J'échappe à la vaine poursuite  
« De tel ou tel puissant rival  
« Avec qui le combat serait trop inégal. »  
La girafe au persiflage  
De son compagnon vantard  
Répondit, humble en son langage,  
Mais avec franchise et courage :  
« En ruses le léopard  
« Est cousin de maître renard  
« Et, comme lui, fort goguenard.  
« Libre à vous de railler mes jambes, ma tournure;  
« Moi je trouve que la Nature  
« Fut sage en tout ce qu'elle fit.  
« L'écorce des arbres suffit

« À me fournir ma nourriture;  
« Je ne demande rien de plus; je vous l'assure.  
« Vous, il vous faut de la chair et du sang;  
    « Du faible et de l'innocent  
    « Vous faites votre pâture. »  
Irrité de cette oraison  
Où la girafe avait pourtant raison,  
Le léopard lui sautant à la gorge  
Soudain d'un coup de dents l'égorge :  
« Ta harangue est, dit-il, ma chère, hors de saison. »

Chez les hommes on voit de même  
Le faible à la merci du fort.  
Des rois, (qu'ils aient raison ou tort),  
Le canon est la loi suprême.  
Tandis qu'ils comblent de faveurs  
Des courtisans, de vils flatteurs,  
    Engance toujours féconde  
    À la cour et dans le monde,  
Ils condamnent, sans équité,  
    Et sans générosité,  
Quiconque blâmant leurs caprices,  
Leurs cruautés, leurs injustices,  
Crûment leur dit la vérité.

(1859)

## L'aigle et le chardonneret

Un chardonneret sémillant,  
Léger, gracieux et brillant  
    Voltigeait dans un bocage,  
    Qu'il charmait de son ramage.  
    Tout-à-coup auprès de lui  
S'abat un Aigle au vol rapide  
Qui, touché par un plomb perfide,  
    Loin du chasseur avait fui.  
    Le roi de la gent ailée  
    Aperçut dans la vallée  
    Notre oiseau lillipucien.  
    « Mon joli musicien,  
    « Dit-il, heureuse est ta vie.  
    « Nul ici-bas ne t'envie  
    « Le bonheur dont tu jouis.  
    « Nul ne trouble l'harmonie  
    « De tes chants si réjouis.  
    « Grâce à ta petitesse,  
    « L'homme en liberté te laisse  
    « Prendre tes joyeux ébats;  
    « Ses traits ne te menacent pas.  
    « Pour moi, je dois fuir sa présence.  
« Sur le sommet des monts les plus déserts  
    « J'établis ma résidence,  
    « Ou bien je plane au haut des airs,  
    « Dans la région des éclairs.  
« Ma royauté n'est qu'un titre inutile;  
    « Grand ou petit volatile



« Me craint en me haïssant.  
« Sans amis et solitaire,  
« Je me trouve dans mon aire  
« Malheureux quoique puissant.

« Votre majesté m'étonne,  
« Fit l'oisillon, votre cri  
« Formidable au loin résonne,  
« Et de Jupiter qui tonne  
« Vous êtes le favori.  
« Fier de la vaste envergure  
« Que vous donna la Nature  
« Vous fendez loin de nos yeux  
« L'espace azuré des cieux;  
« De votre bec, de vos serres,  
« Nul n'affronte impunément  
« Les atteintes meurtrières. »

« Beau chanteur, tu vois pourtant,  
« Reprit l'oiseau de la foudre,  
« L'homme est encor plus fort que moi;  
« Il ne tire point sur toi;  
« Tu ne vaudrais pas la poudre  
« Dont, pour ta mort, il devrait faire emploi.  
« Rarement pure est ma joie.  
« Si ma force m'a permis  
« De ravir maintes fois lièvres, coqs et perdrix,  
« Pour apporter cette proie  
« Dans mon aire à mes petits,  
« Ma grandeur m'est importune,  
« Et je m'ennuie en mon triste séjour,  
« Comme, malgré leur fortune,  
« Font certains rois à la cour.

« Toi, sans soucis, sans crainte aucune,  
« Tu chantes l'aurore du jour,  
« Du printemps le retour  
« Et ton amour. »

Plus d'un front portant couronne  
Et que la gloire environne,  
Comme notre aigle, aujourd'hui  
Est dévoré par l'ennui.  
Plus d'un monarque redoute  
Le poignard dans sa maison,  
Et sous chaque mets qu'il goûte  
Craint d'absorber du poison.  
Le simple artisan qui chante  
Pour égayer son travail,  
N'a point cette peur constante,  
Des tyrans l'épouvantail.  
Sans flatteur, mais sans alarmes,  
Il trouve dans sa gaîté,  
Doux fruit de la liberté,  
Plus de bonheur et de charmes  
Que n'en a la royauté.

(1859)

## La tourterelle et la fouine

Sur la branche d'un ormeau  
Roucoulait une tourterelle.  
Chacun sait que cet oiseau  
De la fidélité passe pour le modèle.  
Il saluait d'un chant d'amour  
Le printemps dont le retour  
Le ramenait ainsi que l'hirondelle.  
Guettant l'innocent animal  
Aux pieds de l'arbre était une fouine :  
« Descendez donc, ma voisine, »  
Lui dit notre bête fine;  
« Parler de si loin fait mal;  
« Vous êtes si charmante et bonne  
« Qu'avec vous je voudrais bien  
« Avoir un moment d'entretien.  
« Je vous chéris, ma mignonne;  
« Quoi qu'en disent les jaloux,  
« Inoffensive est ma personne;  
« Mais de grâce, approchez-vous;  
« Car à crier je m'époumonne. »  
La tourterelle reprit :  
« Tu ne manques pas d'esprit.  
« De ruse encore moins, Finette,  
« Moi je suis pas assez bête  
« Pour souscrire à ta requête.  
« Dès mon jeune âge on m'apprit  
« Envers toi la défiance;  
« C'est pourquoi je reste à distance;

« Ainsi m'avise la prudence.  
« Tes dents, tes griffes me font peur;  
    « Ton langage adulateur  
    « Médiocrement me touche;  
    « Car rarement un flatteur  
« A la vérité dans la bouche  
« Et, malgré ton air de douceur,  
« Ton amitié me semble louche. »  
    Le quadrupède penaud  
    Voyant son piège en défaut,  
Partit sans en vouloir écouter davantage  
    Et sans assouvir sa rage;  
Le volatile était perché trop haut.

    Gardez-vous de la flatterie  
Du méchant qui se dit votre meilleur ami.  
    Il n'est pas de pire ennemi  
Que celui qui vous parle avec flagornerie.  
    La race des courtisans,  
    Méprisables vers luisants,  
Non-seulement auprès des rois pullule;  
    De la ville et de la cour  
    Elle hante le séjour  
    Et vous trahit sans scrupule,  
Avec des paroles d'amour.

(1859)

## Le chevreuil et la tortue

Dans un bois dont la lisière  
Bordait une large rivière,  
Un chevreuil errait pas à pas,  
En paissant l'herbe printanière  
Et des jeunes bouleaux les bourgeons délicats.  
Soudain apparaî t à sa vue,  
Sur le rivage, une tortue  
    Qui se chauffait au soleil,  
Sans mouvement, dans le sable étendue,  
Et semblant livrée au sommeil.  
« Hola! réveille-toi, l'amie,  
« Lui dit la bête au pied léger,  
    « Ne crains-tu pas le danger  
    « De rester si tard endormie!  
« L'homme menace notre vie;  
« Il nous faut, redoutant son approche ennemie,  
« Être sur le qui vive et prêts à déloger. »  
« Tu dis vrai, répond l'amphibie,  
« Mais, Dieu merci, je sais nager  
    « Et dans les ondes plonger,  
« Pour échapper à sa poursuite.  
« Si sur la rive il me surprend,  
    « C'est en vain qu'il entreprend  
« De me saisir; ma carapace  
« Me sert comme un bouclier;  
« Sous cet abri je brave sa menace  
    « Dont tu dois te défier,  
    « Toi qui n'as pas de cuirasse,

« Ni, pour éviter ses traits,  
« Un gîte, au fond des eaux, plus sûr que tes forêts. »  
Le chevreuil répliqua : « D'accord, chère voisine,  
« Je ne suis point, à ta façon,  
« Moitié quadrupède et poisson;  
« Dans les bois je chemine,  
« Sans habiter alternativement,  
« Comme toi, le double élément  
« Soit de la terre soit de l'onde.  
« C'est sur mes jambes que je fonde  
« Toute ma sécurité.  
« Grâce à leur agilité,  
« Toujours au chasseur j'échappe;  
« Toi, sans peine l'on te frappe;  
« En effet, tu nages mal  
« Et sur le sol aisément on t'attrape,  
« Car tu marches moins bien que tout autre animal.  
« Ton pas lent est proverbial.  
« Quant à cette carapace  
« Dont tu te vantes sans raison,  
« Pour toi c'est une prison  
« Dont le lourd poids t'embarrasse.  
« On ne peut aller vite en portant sa maison. »

Mieux vaut une seule épée  
Bien aiguë et bien trempée  
Que deux en fer émoussé  
À la pointe, ou bien cassé.  
De Bordeaux j'aime mieux un verre  
Que deux de boisson amère,  
De même qu'en fait de mets,  
L'amateur de bonne chère,  
À juste titre, préfère

Un bon plat à deux mauvais.

(1859)

## Le lierre et le buisson épineux

Autour du tronc d'un vieil érable  
Un lierre touffu se dressait,  
Et de ses feuilles embrassait  
Le centenaire vénérable.  
À ses pieds croissait un buisson,  
Ainsi que le hérisson,  
Armé d'épines aiguës,  
Et d'un aspect menaçant,  
Pour les habits ou la peau du passant,  
Qu'il accrochait à ses lances pointues.  
Au lierre un jour s'adressant,  
Il lui dit, d'un ton blessant :  
« Toi qui grimpes vers les nues,  
« En montant sur le corps d'autrui,  
« Si tu perdais cet appui,  
« Tu ferais vite la culbute;  
« Il t'entraînerait dans sa chute  
« Et tu périrais avec lui.  
« Au lieu d'une tige si frêle,  
« Sans vouloir monter trop haut,  
« (C'est là ton principal défaut,)  
« Si ton corps était moins grêle  
« Et mieux proportionné,  
« Tu ne serais pas condamné  
« À regretter le sort du plus chétif arbuste.  
« La Nature pour toi sans doute fut injuste.  
« Mon voisin, en te donnant  
« Une taille de géant



« Et la maigreur d'un pygmée,  
« Sans, comme moi, t'avoir armée  
« De dards effilés, et surtout  
« En t'empêchant de rester seul debout. »  
Voici la réponse du lierre :  
« Tes traits sont piquants, mon confrère,  
« Tant au physique qu'au moral.  
« Cependant il ne te sied guère  
« De dire sur autrui du mal.  
« Ce n'est pas d'un bon caractère.  
« Tu grossis mes défauts et ne vois pas les tiens,  
« Dont ton orgueil se glorifie.  
« Moi, sans me disculper des miens,  
« Que nullement je ne nie,  
« À tes épines point ne tiens,  
« Ni le sort des autres n'envie,  
« Mais dans l'obscurité je passe heureux ma vie.  
« Je préfère assurément  
« Être taxé d'impuissance  
« Et requérir constamment  
« D'un étranger l'assistance  
« Que d'être accusé d'arrogance.  
« J'aime mieux être faible, en ayant un ami  
« Qui me soutienne et me protège,  
« Que d'être, en t'imitant, des autres l'ennemi.  
« C'est à mes yeux un triste privilège. »  
Nous laissons dans l'isolement  
Les gens dont l'esprit satirique,  
Sans raison et méchamment,  
D'une mordante critique,  
Par leur plume ou leur voix nous pique;  
Mais on s'attache au cœur aimant  
Qui, satisfait d'un rang modeste,

Reconnaît le bien qu'on lui fait  
Et, loin d'en rougir, manifeste  
Sa gratitude du bienfait.

(1859)

## Le lion et l'épagneul

L'amitié règne entre les animaux,  
Même d'espèce différente.  
Parmi mainte histoire touchante  
Que je laisse à d'autres pinceaux,  
Cher lecteur, je te présente  
Un des exemples les plus beaux  
Dont je vais peindre les héros.

Un Lion de l'Atlas, à l'oeil fier et sauvage,  
Au vaste front, aux membres musculeux,  
Pas à pas arpentait sa cage  
Que fermaient des barreaux nombreux,  
(Par une précaution sage,)  
À ses visiteurs curieux.  
Sa majesté léonine  
S'ennuyait, comme on le devine,  
Dans son étroite prison  
Et regrettait l'ample horizon  
De sa montagne natale,  
Où, sans borne à sa liberté,  
Errant dans l'immensité,  
Elle exerçait sur la gent animale  
Sa souveraine autorité.  
Pour éprouver sa clémence royale,  
Ou pour tempérer ses soucis,  
Un Épagneul à ses côtés fut mis.  
Le pauvre petit sans défense  
Parut d'abord immobile d'effroi;

À respectueuse distance,  
Dans un coin il se tenait coi,  
De peur d'éveiller la colère  
De son terrible partenaire  
Qu'il implorait d'un regard suppliant,  
Et de tous ses membres tremblant,  
Souhaitait d'être à deux cents pieds sous terre.  
Le Lion hérissant son épaisse crinière  
À l'aspect du faible animal  
Qu'on lui donnait pour commensal,  
Ou pour appas à sa dent carnassière,  
Bondit vers lui; par instinct machinal,  
Mais comprenant sa tacite prière,  
Bien loin de lui faire aucun mal,  
D'un air affable, amical,  
Il avance sa large patte  
Et, comme un favori, le flatte.  
Encouragé par la douceur  
De son généreux protecteur  
Qui le rassure et le caresse,  
L'Épagneul lui dit : « Votre Altesse  
« Voudra bien excuser mon importunité.  
« Je n'aurais point eu la témérité  
« De paraître en votre présence  
« Si l'on ne m'eut, malgré ma vaine résistance,  
« Méchamment près de vous jeté.  
« Mais puisque loin d'être irrité,  
« Seigneur, vous me montrez si grande bienveillance,  
« Je me sens heureux et flatté,  
« Et je dois en vérité  
« Remercier la Providence  
« De l'honneur peu mérité  
« De vivre sous votre puissance. »

« – Ne crains rien, mon petit ami,  
« Dit la majestueuse bête;  
    « Si l’homme est mon ennemi,  
« Je ne suis pas le tien; reste dans ma retraite;  
    « Captifs tous deux, nous nous consolerons  
        « En vivant de compagnie;  
        « Du moins nous adoucirons  
    « Ensemble les maux de la vie.  
    « Dans les liens de l’amitié,  
« Les peines, les plaisirs, s’éprouvent de moitié. »

Entre ces animaux formés par la Nature  
Si différents de force et de stature,  
Cette amitié demeura pure  
Et même avec le temps s’accrut,  
Pendant leur captivité dure.  
Au bout d’un an, quand l’Épagueul mourut  
Refusant toute nourriture,  
L’inconsolable Lion,  
Couché près de son compagnon  
Plusieurs jours le garda d’une ardeur assidue,  
Et s’opposa même, dit-on,  
À ce qu’on l’ôta de sa vue.  
Lorsqu’il fut enfin séparé  
Forcément d’un ami si tendre,  
Par des rugissements affreux il fit comprendre,  
De quels soucis amers il était dévoré.  
Les yeux étincelants de rage,  
De sa queue il frappait les barreaux de sa cage  
Contre lesquels son désespoir profond  
Le faisait se heurter le front.  
Des amis ce parfait modèle,

Même après le trépas fidèle  
À l'Épagueul qu'il perdait pour toujours,  
Ne survécut que peu de jours.  
L'excès de sa douleur cruelle  
Bientôt termina ses jours.  
Dans une même fosse on les mit côte-à-côte.  
Ainsi de son cher hôte  
Le Lion partagea le sort  
Jusque dans le soin de la mort.

### Moralité

Hélas! dans le siècle où nous sommes,  
Combien rares sont les hommes  
Capables d'un attachement  
Aussi sincère, aussi constant!  
Des rois la grandeur véritable  
Est d'être aux faibles secourable,  
De chérir et de soulager,  
Non de détruire et d'égorger.  
Les Grands qui dans l'infortune,  
Loin d'imiter notre lion,  
Repoussent, comme importune,  
La main d'un humble compagnon,  
Doivent subir la loi du talion.  
Punis pour leur arrogance,  
Ils sont, par leur faute, privés  
De la plus douce jouissance  
Qu'aiment les esprits élevés,  
Celle de la reconnaissance.

(1859)

## Le savant et le coq

Un savant méditait, la nuit,  
Sur un problème difficile.  
Dans ce temps, où tout est tranquille,  
Il travaillait pour n'entendre aucun bruit.  
Or, tandis que, passé minuit,  
Fatigué d'une longue veille,  
Notre Archimède sommeille,  
Un maudit Coq, dès le matin,  
Par son cri perçant le réveille,  
Avant que l'Aurore vermeille  
Ouvre la porte au jour par ses doigts de satin.  
Irrité de ce bruit qui lui choque l'oreille,  
Le Savant, sitôt qu'il fait jour,  
Descend à la basse-cour,  
Pour rompre le cou de la bête  
Qui, sans respect, lui rompt la tête.  
« Pourquoi, stupide animal,  
« Dit-il, par ton chant infernal  
« Troubler la paix des gens du voisinage?  
« Qui te rend donc si matinal?  
« Tu ne feras plus ce tapage,  
« Car à l'instant je vais te mettre à mort. »

« Vieillard, vous prenez bien à tort  
« À mon égard un ton hostile,  
Fit le belliqueux volatile,  
En se dressant sur ses ergots,  
Comme s'il était prêt à lutter en champ clos;

« De vous montrer il m'est facile  
« Que mon chant chaque jour à l'aube répété,  
    « Qui vous échauffe tant la bile,  
    « Est d'une grande utilité,  
« Bien que de vous il ne soit pas goûté :  
« Voyez d'abord mes titres de noblesse;  
    « J'en suis pourvu, car autrefois  
« Le Coq, au temps de Rome et de la Grèce,  
    « Servait de bannière aux Gaulois!  
    « Leurs successeurs, dans un autre âge,  
« Les Français l'ont choisi parmi tous les oiseaux,  
    « Comme l'emblème du courage,  
    « Pour couronner leurs glorieux drapeaux.  
    « Chez les Anglais ma race est en estime  
    « Et bien souvent de sa valeur victime,  
    « Quand, d'acier armant nos ergots,  
    « Ils nous font combattre en rivaux.  
        « Dans cette lutte pour la gloire,  
« Les spectateurs engagent des paris  
« Pour de l'argent; mais l'honneur est le prix  
    « Du coq qui gagne la victoire,  
    « Dont parlent Londres et Paris.  
« En fait d'amour, on connaît ma vaillance,  
    « Pour féconder un poulailler;  
    « Là, je règne en toute puissance,  
    « De même qu'un monarque altier,  
    « Et sans souffrir de concurrence.  
        « Ce n'est pas tout; ma chanson  
        « Qui, par malheur, vous ennuie,  
    « Annonce au laboureur la pluie,  
« Utile pronostic, salutaire leçon,  
    « En avril et vers la moisson.  
    « J'éveille enfin, par ma voix matinale,



« Les gens dont le sommeil est lourd,  
« Car, pour ne pas m'entendre, il faudrait être sourd.  
« Donc votre colère s'exhale  
« Injustement à mon égard;  
« Vous vous éveilleriez trop tard,  
« Sans le bruit dont je vous régale. »

Malgré les arguments de ce Coq avocat,  
Notre érudit, ancré dans sa rancune,  
D'un coup de bâton abat  
L'oiseau vantard qui l'importune,  
En lui disant : maître fat,  
Va-t-en chanter dans la lune.

Plus d'un bavard ici-bas  
Pense qu'on le considère  
Et que de lui l'on fait grand cas,  
Parce qu'il prône avec fracas  
Ses talents, ou ceux de son père;  
Mais c'est souvent tout le contraire :  
La vanterie est un défaut  
Dont l'ignorance s'abrite.  
Quelque soit votre mérite,  
Ne l'exaltez pas trop haut.

(1859)

## L'orgueil et la modestie

L'Orgueil aime l'apparat,  
La pompe et le faux éclat;  
Il revêt plus d'un costume,  
Tantôt celui de magistrat,  
Tantôt celui de potentat;  
Quelquefois encore il exhume  
Sa noblesse de parchemins,  
Ou d'autres titres non moins vains.  
    Dans un somptueux carosse  
Il se prélasse, ou bien endosse,  
    Avec un air martial,  
L'uniforme de général,  
Traîne le sabre ou porte la cravache,  
Ainsi qu'une énorme moustache,  
Bien qu'avec son air fanfaron  
Il ne soit souvent qu'un poltron.  
Il étale avec insolence  
    Son luxe et son opulence  
Ou fait parade de science,  
D'ordinaire fort ignorant,  
Malgré son savoir apparent.  
    La Modestie, au contraire,  
    Par son heureux caractère,  
    Nous plaît, sans chercher à plaire.  
    Sous un air naïf et franc,  
    Peu jalouse d'un haut rang,  
    Et du vain bruit qu'elle évite,  
Elle possède un solide mérite

Et sait éviter l'écueil  
Où vient se briser l'Orgueil.  
Celui-ci, par aventure,  
La rencontrant sur son chemin,  
Fit un dédaigneux examen  
De ses traits et de sa tournure,  
Et lui dit d'un ton suffisant,  
Accompagné d'un regard méprisant :  
« Parbleu! tu me sembles, ma mie,  
« De toi-même être l'ennemie.  
« Pourquoi ces yeux vers la terre baissés,  
« Ces habits de mode passés?  
« Ton langage trop candide,  
« Sec et sans fleurs, qu'on prendrait pour stupide,  
« Nuit aux bonnes qualités  
« Que tu possèdes peut-être.  
« Comment les ferais-tu connaître  
« En te montrant sous tes mauvais côtés?  
« Crois-en mon expérience;  
« Si simple ne parais pas;  
« De toi l'on fait peu de cas,  
« Car c'est sur l'apparence  
« Que l'on juge ici-bas. »  
Écoutez la répartie  
Que prononça la Modestie :  
« Tu fais grandement erreur,  
« En croyant que l'on estime  
« Plutôt un éclat menteur  
« Que le talent légitime.  
« Le clinquant et les oripeaux  
« N'éblouissent que les sots.  
« Peu m'importe ce qu'ils disent  
« Sur mes simples vêtements.

« Tous les gens sensés méprisent  
« Tes frivoles ornements.  
« Souvent le vice et le crime  
« Sont couverts d'habits dorés,  
« Et de cordons chamarrés,  
« Entre nous deux est un abîme.  
« Va prôner ton orviétan  
« À d'autres, sous ta mascarade;  
« Malgré ta pompe de parade,  
« Tu n'es au fond qu'un charlatan. »

On évite les orgueilleux  
Sans vertus, sans patriotisme  
    Qui, par leur vil égoïsme,  
Leur impudent charlatanisme,  
Aux gens sensés se rendent odieux;  
    Mais autant on les déteste,  
    Autant le savant modeste,  
    Avec simplicité mis,  
    Loyal, humain, serviable,  
Sans ostentation affable,  
Et dévoué pour son pays  
    Est à nos yeux respectable  
Et s'attache de vrais amis.

(1859)

## L'usurier et le rat

Un usurier, outre son or  
Et des billets sous toute forme,  
Gardait dans son armoire un précieux trésor;  
C'était une liasse énorme  
De contrats, d'actes importants  
Séchés et jaunis par le temps.  
Malgré son immense fortune,  
Notre Harpagon point n'en usait;  
Son avarice peu commune  
    Sans cesse thésaurisait.  
Rien chez lui n'était confortable,  
Ni le logement, ni la table.  
Il portait un chapeau crasseux,  
Des habits râpés et grasseyeux;  
D'un cuisinier épargnant la dépense,  
Lui-même il faisait sa pitance.  
Quant aux chevaux, laquais et sommelier,  
C'était un luxe, on l'imagine,  
Que se refusait sa lésine.  
Enfin son chétif mobilier  
N'était bon qu'à mettre au grenier.  
Un jour, en ouvrant son armoire,  
Pour y compter ses chers écus,  
Il fut surpris d'y trouver un intrus  
Qui, du bahut faisant son réfectoire,  
À belles dents rongerait ses billets au porteur  
Et des papiers d'une grande valeur.  
C'était un vieux rat; notre ermite

Trouvant vide la marmite,  
Quand à la triste maison  
Il vint faire une visite,  
Avait percé la cloison  
Du meuble de sapin antique  
Qu'il prit pour un garde-manger,  
Et là, notre rat famélique  
Se croyait hors de tout danger.  
L'usurier saisi de rage,  
En apercevant le ravage  
Commis dans son coffre-fort,  
Cria : « Tu mérites la mort,  
« Méchante et vilaine bête  
Dont la gourmandise indiscreète  
« Fait hélas! à ma cassette  
« Un irréparable tort;  
« Je vais te briser la tête.  
« Au lieu de réduire en débris  
« Des contrats d'un si haut prix,  
« Ne pouvais-tu dans ma panétherie  
« Exercer ta gloutonnerie  
« Sur des mets moins dispendieux! »  
« Seigneur, répondit le compère,  
« Calmez un peu votre colère;  
« Écoutez-moi; vous me jugerez mieux.  
« Si j'ai croqué des liasses  
« De vos vieilles paperasses,  
« C'est que céans je n'ai pu découvrir  
« D'autre aliment pour me nourrir.  
« Croyez bien que d'un fromage  
« J'eusse préféré le régal  
« À ces feuillets que vous tenez en cage  
« Et dont j'écornai quelque page,

« Sans penser nullement à mal.  
« Mais, du toit jusqu'à la cave,  
« Dans votre maison c'est en vain  
« Que, pour apaiser ma faim,  
« J'ai fureté, cherchant un oignon, une rave,  
« Une patate, une croûte de pain;  
« Force me fut, dans ma détresse,  
« De m'attaquer à votre caisse. »  
Ce disant, par son trou fuit l'animal rongeur,  
Sans attendre la réplique  
Que l'avare, armé d'une trique,  
Préparait au ravageur.

Ma fable en sa morale est claire;  
Tel se prive du nécessaire,  
Pour épargner un louis,  
Qui, par son avarice, abrège sa carrière  
Et perd ses trésors enfouis  
Par sa passion usurière,  
Lorsqu'un voleur entre dans son logis,  
Ou que la mort vient fermer sa paupière.

(1859)

## Le tigre et l'éléphant

Sous le ciel brûlant du Bengale,  
Un tigre de race royale,  
Après avoir blessé quelques chasseurs,  
Au milieu d'une troupe ardente à sa poursuite,  
À leurs balles s'était dérobé par la fuite,  
Et des forêts gagnait les profondeurs.  
En approchant de son repaire  
Il aperçut un éléphant  
Qui, par le fer atteint mortellement,  
Gisait tout sanglant sur la terre.  
« Eh! quoi, lui dit la bête sanguinaire,  
« Un colosse tel que toi  
« Se laisse faire la loi  
« Par l'homme que la Nature  
« N'a point doué de ton armure,  
« De tes dents, objets d'effroi,  
« De ta trompe magnifique  
« Ni de ta force athlétique,  
« Qui te rendraient des animaux le roi,  
« Si tu n'étais trop pacifique!  
« On me redoute plus que toi.  
« Tu l'emportes par ta masse,  
« Moi par ma rapidité,  
« Par mon adresse et mon audace.  
« Je brave des chasseurs l'impuissante menace  
« Et les fais repentir de leur témérité. »  
Si l'éléphant en stature  
Surpasse toute créature



Que sur la terre Dieu plaça,  
En instinct nul ne l'égale,  
Parmi la gent animale.

Voici comment il s'énonça,  
En refutant la brute carnassière :

« Tu comptes trop, mon confrère,  
« Sur la terreur qu'inspire ton regard.  
« Ne sois pas aussi vantard  
« De ta force musculaire,  
« Ni de ta course légère.  
« Plus rapide est encor la balle meurtrière.  
« L'homme est notre vainqueur; quoique moins fort que nous,  
« Quant à la vigueur corporelle,  
« Sa puissance intellectuelle  
« Nous fait succomber sous ses coups.  
« Aux bords où l'espèce humaine  
« Vient établir son domaine  
« Et son pouvoir de tout autre jaloux,  
« Elle nous chasse ou nous enchaîne  
« Et nous refoule aux déserts.  
« Toute lutte serait vaine  
« Contre son plomb qui fend les airs,  
« Aussi prompt que les éclairs,  
« Et porte une mort certaine;  
« Ainsi n'affronte point sa haine,  
« Si non tu périrais en tombant dans les fers  
« De ce maître de l'univers. »

Le grave quadrupède achevait sa tirade,  
Quand soudain une fusillade  
Venant de nos chasseurs cachés en embuscade  
Atteignit mon tigre en plein corps  
Et l'envoya parmi les morts.

La vigueur et l'agilité  
Ne valent pas l'intelligence;  
    C'est par cette qualité  
    Que, dans la société,  
On acquiert la prééminence.  
De la raison, ce don immense,  
Qu'à l'homme fit la Providence,  
Naît sa supériorité  
Sur tous les animaux, et son âme qui pense  
Prouve son immortalité.

(1859)

## Azor et Miaulis, ou L'Épagneul et l'Angora

Le chien et le chat, dit-on,  
Pas plus que loup et mouton,  
Ne fraternisent point ensemble.  
Cet adage, tout vrai qu'il semble,  
A cependant plus d'une exception.  
On le verra dans ma narration.  
Un Angora, d'un poil irréprochable,  
D'un caractère sociable,  
Vivait avec un chien en parfaite amitié,  
Et des restes de la table  
D'un maître pour eux affable,  
Sans querelles, chacun partageait la moitié.  
Un jour qu'ils mangeaient en frères  
Les débris d'un bon dîner,  
Sans fourchettes et sans verres,  
Comme on doit le soupçonner,  
L'Épagneul prit la parole :  
« Vraiment l'espèce humaine est folle,  
« Dit-il, de haïr les chats,  
« Qui la délivrent des rats,  
« Fléau qu'à bon droit on déteste.  
« Toi, l'ennemi de cette peste,  
« Tu mérites des égards.  
« Je sais bien que dans ta race  
« Il existe des pillards,  
« Qu'en général elle passe  
« Pour astucieuse et vorace,  
« Que, malgré son état de domesticité,

« Elle conserve la trace  
« D'un instinct un peu rapace  
« Et de sa férocité;  
« Mais toi, tu n'es pas de même;  
« Chacun te caresse et t'aime,  
« Sauf les souris pour qui tu n'es pas doux;  
« Enfin ta gentillesse extrême  
« Te rend la perle des matous. »

« Azor, ton amitié me flatte,  
« Réplique Miaulis, en lui tendant la patte,  
« (Bien entendu sa patte de velours;)  
« Mais, à te parler sans détours,  
« Je trouve que l'homme exagère  
« Les vices de ma race, et qu'il outre au contraire  
« De la tienne le caractère,  
« Quant aux bonnes qualités.  
« Les chiens ne sont pas tous utiles.  
« Il est vrai que les uns, pour leurs pattes agiles,  
« Ou pour leur odorat peuvent être vantés;  
« Les autres des troupeaux sont les gardiens fidèles,  
« Ou du logis les sentinelles,  
« De vigilance modèles;  
« D'autres sont caressants; voilà leurs beaux côtés.  
« J'estime leurs vertus réelles;  
« Mais combien ont de forts mauvais penchants,  
« Sont hargneux, criards et méchants,  
« Enclins à la gloutonnerie,  
« Ou bien à la friponnerie!  
« Sans compter ce terrible mal  
« Qui porte ici bas le ravage,  
« À leur maître souvent fatal,  
« Ce poison au venin du scorpion égal,

« Sans remède, en un mot la rage?  
« Je n'en dirai pas davantage.  
« Tu comprends, par ce jeu de mots  
« Concernant l'espèce canine,  
« Qu'elle a, comme la gent féline,  
« Ses qualités et ses défauts.  
« Si je te parle avec franchise  
« Ami, ne sois pas offensé;  
« En camarades, quoi qu'on dise,  
« Vivons comme par le passé. »

Certains hommes ici bas  
Sont meilleurs que leur renommée  
Et d'autres ne la valent pas.  
Tel, qu'on croit un géant, n'est parfois qu'un pygmée.

(1859)

## Le castor et l'ours

Dans un bois du Canada,  
Certain jour, un ours aborda  
Un castor par la Nature,  
Ainsi que lui, doté d'une chaude fourrure,  
Mais plus que lui laborieux.  
Le quadrupède industriel,  
En bâtissant sa maisonnette  
Qu'il faisait bien close et proprette,  
Employait sa queue et ses dents,  
Ces précieux instruments  
Que lui donna la Providence;  
Il coupait d'épais rameaux  
Dont il endiguait les eaux  
Avec adresse et vigilance,  
Ou bien plaçait en faisceaux  
Jeunes érables et bouleaux;  
Car pour l'hiver sa prévoyance  
S'occupait de sa subsistance.  
Plus facétieux qu'on le pense,  
L'ours lui cria : « Parbleu! l'ami,  
« Tu ne sembles pas endormi;  
« Mais qui diable te condamne  
« À construire une cabane,  
« Ainsi que les Algonquins,  
« Ces Peaux-Rouges, ces faquins  
« Qui, sous des tentes, s'abritent  
« De la pluie et des maringouins,  
« Ou dans des wigwams habitent.

« Ne vaudrait-il pas mieux pour toi  
    « D'un arbre creux la retraite!  
« C'est une maison toute faite  
« Que tu peux trouver comme moi,  
« Un sûr abri de la tempête;  
« Là! logé gratis tout l'hiver,  
    « Paisible, ainsi qu'un trappiste,  
« Je reste gras, en bonne chair;  
« Au froid le plus dur je résiste  
« Et le chasseur y perd ma piste.  
    « Imite-moi donc mon cher. »

Interrompant à regret son ouvrage,  
    Le castor à ce langage  
    Répondit en peu de mots :

    « Parmi nous autres animaux  
« Les uns, ainsi que votre seigneurie,  
« Le léopard, le tigre et le lion  
« Dédaignent tout travail, toute industrie.  
    « Une plus haute ambition  
« Vous fait considérer comme un soin inutile  
    « De vous construire un domicile  
    « Et vous excite à conquérir  
« Par force et sans labeur; moi, pour ne pas périr  
    « De faim, j'imite l'abeille  
        « L'hirondelle, la fourmi.  
        « Loin de rester endormi,  
    « Nuit et jour il faut que je veille  
        « Soit pour ma sécurité  
    « Soit pour notre société,  
« Car le nombre, chez nous, supplée à la faiblesse.  
    « J'espère donc que votre altesse  
« (Ajouta le castor, comme péroraison,)  
    « Jugera dans sa sagesse

« Que le castor a raison  
« D'édifier sa maison. »

Il en est ainsi chez l'homme.  
Les grands et ceux qu'on renomme,  
Pour leur richesse et leur pouvoir,  
Dédaignent de se pourvoir  
D'un gîte et de subsistance  
Par le travail de leurs mains.  
C'est l'ouvrier, humble engeance  
Qui doit suer pour des maîtres hautains.  
Qu'est-il besoin de science  
D'arts, de pénibles efforts  
Pour le possesseur de trésors  
Qui, grâce à son opulence,  
Nage dans les plaisirs et vit dans l'indolence,  
Le fils du riche, en naissant  
N'est-il pas riche et puissant!

(1859)



## **Melon (pseud.)**

## **L'huître, la truffe, le champignon et la pomme-de-terre**

Sur une table couverte  
De bons vins et de fins mets,  
L'huître, bivalve à la chair verte,  
Délice des vrais gourmets,  
La truffe au gourmand si chère,  
Le champignon, à la peau de satin,  
Tenaient compagnie, un matin,  
À l'humble pomme-de-terre.  
Tout-à-coup j'entendis la dispute éclater  
Entre ces concurrents, sur la prééminence  
Que chacun, comme on le pense,  
Sur autrui croyait mériter.  
Je vais ici relater  
Les traits de leur conférence.  
Par l'huître on commence un repas;  
Elle parla donc la première.  
« Vous devez me céder le pas,  
« Cria-t-elle, d'une voix fière,  
« Car j'éveille l'appétit;  
« À l'estomac je suis légère;  
« Impunément en masse il m'engloutit  
« Et, sans qu'en rien j'exagère,  
« Nulle part mon absorption  
« Ne causa d'indigestion.  
« Partout on me fête, on m'aime.  
« Au carnaval, comme au carême,  
« Et, dans l'Europe ainsi qu'au Canada.

« Jeunes et vieux, riches et pauvres même,  
« Tous sont friands de moi, oui-dà.  
« C'est pourquoi l'on étudie  
« L'art de nous multiplier,  
« Si non, au train dont on nous expédie,  
« Il nous faudrait périr, ou nous expatrier.  
« Votre saveur, dame patate,  
« Au palais que vous empâtez  
« Est insipide et peu le flatte.  
« Vous, dame truffe, excitez  
« De lubriques velléités,  
« Tout en étant fort indigeste.  
« Vous, messire champignon,  
« Vous ne valez pas un oignon;  
« Parfois vous êtes un poison  
« Aussi dangereux que la peste. »

Piqué par cet argument,  
Le champignon vivement  
À son tour prit la parole.  
« L'huître, dit-il, méchamment  
« Vient d'employer l'hyperbole  
« Pour calomnier mes vertus;  
« Cependant de moi l'on raffole.  
« J'en appelle à tous les ventrus,  
« À tout amateur qui me goûte.  
« Est-il un mets plus renommé,  
« Plus délicat, plus parfumé  
« Que le champignon; non sans doute.  
« L'ignorant seul me redoute;  
« Le connaisseur ne se trompe jamais,  
« En me jugeant bon ou mauvais.  
« Enfin, si la sage nature

« Mit de faux frères entre nous,  
« C'est pour punir les gourmands et les fous  
« Qui, me cueillant sans choix, me mangent sans mesure. »

La truffe, d'un ton aigre-doux,  
Fit, en ces mots sa réplique :  
« Avec raison je me pique  
« D'être le mets le plus exquis  
« Que jusqu'ici l'homme ait acquis.  
« Certes, il n'est rien qui me vaille  
« Pour farcir une volaille  
« Ou pour parfumer un pâté;  
« À la cour, chez les grands mon fumet est goûté;  
« Heureux qui fait ma trouvaille!  
« C'est un trésor dans sa propriété.  
« J'ai séduit plus d'un député,  
« Gagné maint juge et maint ministre;  
« À moins d'être goujat ou cuistre,  
« Et si l'on n'est pas dégoûté  
« De tout, par la satiété,  
« Chez les gourmets il n'est personne  
« Qui ne m'adjudgeat la couronne. »

La pomme-de-terre à la fin  
S'énonça d'un ton modeste.  
« Nullement je ne conteste,  
« Reprit-elle, vos vertus;  
« Seulement je blâme l'abus  
« Que fait de vous la gourmandise.  
« Si plus haut que vous on me prise,  
« C'est que je suis, comme le pain,  
« Nourricière du genre humain.  
« Égalant du blé l'abondance,

« Mon tubercule produit,  
« Sous la main qui l'ensemence,  
« Plus qu'au décuple son fruit.  
« Grâce à moi point de famine;  
« Quand du blé manque la farine,  
« Je suis là pour le remplacer,  
« Car, par une faveur divine,  
« Sous tous climats je puis pousser.  
« De vous on peut se passer;  
    « Moi je suis indispensable.  
« Du riche vous hantez la table,  
« Pour aiguillonner son palais  
« Blasé par de nombreux excès;  
« La chaumière du misérable  
    « Est témoin de mes bienfaits;  
    « En un mot j'ai l'avantage  
    « De ne jamais faire mal,  
    « Tandis que, sans être sage,  
    « Si de vous on fait usage,  
    « Votre abus devient fatal. »

Un fruit qui prévient la disette  
Est mille fois plus précieux  
    Que le mets délicieux  
Dont le riche seul fait emplette.  
    Une autre conclusion  
    Naît de ma narration,  
C'est que chacun, de soi-même l'apôtre,  
    De son mérite est épris  
    Et regarde avec mépris  
Le mérite plus vrai d'un autre.

*Le National*, 12 avril 1859.

## **Un Concombre (pseud.)**

## Le jardinier, la pomme, la pêche et la citrouille

Près Montréal, dans l'île enchanteresse  
Que découvrirent nos aïeux,  
Un jardinier laborieux,  
Cultivait avec adresse  
Des fleurs, des fruits de toute espèce,  
Comme un père avec sagesse  
Entoure de soins pieux  
Tous ses enfants, dans leur tendre jeunesse.  
Chaque jour, de grand matin,  
Il allait à son jardin  
Visiter ses fleurs exotiques,  
Splendides produits des tropiques,  
Ses pêches, ses raisins, ses poires, ses melons,  
Maints autres fruits dont je passe les noms.  
Et, sans négliger ses raves,  
Ses choux ni ses betteraves,  
Il soignait ses camélias,  
Ses roses, ses hortensias,  
Ses oeillets et ses dalias.  
Un jour qu'il était à l'ouvrage,  
Il entendit un bruyant bavardage  
Parmi trois de ses sujets  
Qui, d'ambition rongés,  
Étaient, à cette heure, en brouille.  
Voici comment une citrouille,  
Dans un accès de sombre humeur,  
Apostrophait avec aigreur  
Une pomme à la peau fraîche,

Et sa voisine une pêche  
Veloutée, au teint d'incarnat :  
« Malgré votre vif éclat,  
« Disait la plante à la vaste bedaine,  
« Je devrais être votre reine,  
« Car toutes deux, par le poids,  
« Je vous surpasse cent fois.  
« Est-il un fruit qui me vaille  
« En le comparant à ma taille?  
« À vous, mes dames, il ne faut  
« Ni trop de froid, ni trop de chaud.  
« Votre teint, votre santé frêle  
« Craint la sécheresse et la grêle,  
« Et le souffle du vent du nord  
« Qui vous enrhume, à vos charmes fait tort.  
« Moi je ne ressents point l'injure  
« Des changements de la température;  
« Par ma foi les humains sont fous  
« De m'estimer moins que vous. »

« Tu mérites la préférence,  
« Dit la pêche au potiron,  
« Quant à ta circonférence  
« Qui te donne l'air d'un ballon;  
« Mais il n'est que le cochon  
« Qui te trouve à sa convenance.  
« En dépit de ta jactance,  
« Tu ne vaux pas un cornichon.  
« Moi, par ma chair délicate,  
« Et par mes couleurs je flatte  
« À la fois les yeux et le goût.  
« C'est grâce à ma fraîcheur surtout,  
« Que le poète compare



« Le teint d'une beauté rare  
« À mon brillant velouté,  
« Qu'à juste titre on renomme.  
« Aussi vainement la pomme  
« Aurait la prétention  
« De m'égalier; la fashion,  
« Dans le beau monde, me préfère  
« Et la traite en fruit vulgaire,  
« Bon pour le vil prolétaire.  
« La manger n'est pas de bon ton  
« C'est pourquoi je ne comprends guère  
« Qu'Adam, des hommes premier père,  
« Ait succombé sous sa tentation. »

La pomme, que ce discours pique,  
Fait, en ces mots, sa réplique  
Au fruit aristocratique :  
« Si, dans ce superbe jardin  
« Que la Bible appelle Éden,  
« Ce fut avec moi que le Diable  
« Séduisit Ève et la rendit coupable,  
« C'est une preuve que mon fruit  
« Est tentant et préférable  
« À tout autre ici-bas produit.  
« Dans la mythologique histoire  
« On voit que le beau Paris  
« À Vénus m'adjugea pour prix;  
« Mais je ne veux tenir ma gloire  
« Que de mon utilité.  
« C'est par cette qualité  
« Que sur vous deux j'ai l'avantage.  
« La citrouille se montre en vain  
« Orgueilleuse de son volume;

« C'est un insipide légume  
« Que le gourmet repousse avec dédain.  
    « La pêche est un fruit suave  
    « Sans doute, et je ne nierai point  
    « Sa fraîcheur ni son embonpoint;  
    « Mais son haut prix est un tort grave.  
« Le riche seul jouit de ses appas  
    « Dont le pauvre ne goûte pas.  
        « Sa beauté dont elle est fière  
    « Est inconstante et passagère.  
        « Elle craint trop les frimats;  
        « Le temps bien vite l'altère.  
    « Moi je mûris dans le chaud, dans le froid,  
        « Presque sans soins, dans chaque endroit.  
        « Accessible à l'humble bourse  
    « Du peuple je suis la ressource.  
    « Enfin mon titre précieux  
        « Que nul rival ne partage,  
« C'est que longtemps inaltéré par l'âge,  
« Mon fruit, quoique devenu vieux,  
    « Est encore délicieux. »

Corbleu! je vous trouve bien folles  
Avec votre dissension,  
Cria le jardinier qui vint, par ces paroles,  
Terminer la discussion.  
    Croyez-vous donc que je sue  
    À vous semer ou planter,  
À vous émonder, vous enter,  
(Sans vous perdre un seul jour de vue,)  
Pour patiemment écouter  
Votre dispute saugrenue?  
Retenez bien cette leçon :

Comme le sot est fanfaron  
Le vrai mérite est modeste.  
Taisez-vous, car je déteste  
L'orgueil de toute façon.  
Je connaissais ce vice à l'homme,  
Mais je l'ignorais chez la pomme  
Et chez la pêche; à plus forte raison  
Chez toi, lourdaud potiron.

*Le National*, 8 mars 1859.

## **Un ami des animaux (pseud.)**

## Le campagnard et la fourmi

Par un beau soir d'été, vers son village  
Un campagnard guidait un attelage  
    Pesamment chargé d'épis  
Sous les feux du soleil jaunis.  
Il rencontra, sur son passage,  
    Une troupe de fourmis  
    Dans son domaine à l'ouvrage.  
Les unes creusant le terrain,  
Comme le Lapon fait sa hutte,  
    Construisaient leur souterrain  
    Dominé par une butte;  
Les autres tiraient des fardeaux  
Plus qu'elles-mêmes lourds et gros.  
Ces ouvrières sans relâche  
S'occupaient toutes de leur tâche,  
Et serraient leurs provisions  
Avant que les frimats durcissent les sillons.  
Notre campagnard en colère  
Contre la nombreuse tribu  
Qui ravageait ainsi sa terre  
    S'écria d'un ton bourru :  
« Eh! quoi, noirs insectes du diable,  
    « Vous osez piller mon blé!  
« Est-ce pour vous engeance insatiable,  
    « Que je l'avais amoncelé?  
« Est-ce pour vous que j'ai pris tant de peine  
« Au printemps, en été, six jours chaque semaine,  
« À labourer, semer et moissonner mon champ

« Où vous vous installez sans gêne?  
« Non sans doute, et je vais vous punir sur le champ. »  
À ces mots, sur la fourmilière,  
Avec un terrible juron,  
Appuyant son pesant talon,  
Il écrasa mainte ouvrière.  
Une fourmi lui répondit :  
« Votre courroux qui nous maudit  
« Est en vérité bien inique.  
« Qu'a donc fait notre république  
    « Pour si fort vous irriter?  
    « Rien si non vous imiter.  
    « Avant que l'hiver arrive  
« Vous emmagasinez vos grains;  
« De même notre bande active  
« Met à profit les jours sereins,  
« Afin d'emplir ses magasins.  
    « Ne faut-il pas que chacun vive  
« Les animaux ainsi que les humains,  
    « Soit qu'ils aient pattes ou mains?  
    « Nous imitons les abeilles  
« Qui sur la violette et la rose et le thym  
    « Vont recueillir leur butin.  
    « Sans égaler du castor les merveilles,  
    « Comme lui, nous apportons  
    « Nos vivres et nous abritons. »  
L'homme que dans ce bas monde  
En dernier lieu le Créateur a mis,  
Dur tyran se croit tout permis  
Par son pouvoir que sur la force il fonde;  
Il veut que sur la terre et l'onde  
Tous les êtres lui soient soumis,  
Et tandis que son caprice,

Son insatiable avarice  
Convoient les trésors divers  
    Répandus dans l'univers,  
Il se montre injuste, intraitable  
Pour d'inoffensifs animaux  
Souvent même envers son semblable.  
Car le noble et le parvenu,  
Fiers de leur rang ou de leur opulence,  
Bien rarement donnent leur superflu  
    En faveur de l'humble indigence.  
Que dis-je! de plaisirs repu,  
Plus d'un riche peu charitable  
Fait châtier, par la rigueur des lois,  
    La peccadille pardonnable  
        Du misérable  
            Qui, pendant les âpres froids,  
Ramasse, empiétant, prétend-il, sur ses droits,  
    Des branches mortes dans ses bois  
    Ou quelques rebuts de sa table.  
De même que, sous un bon roi,  
Pauvres et riches sont égaux devant la loi,  
    De même, dans la Nature,  
    La plus humble créature  
A droit à la protection  
Du roi de la création.  
Chaque chose a sa raison d'être,  
Son temps, sa durée et son lieu;  
Pour sa cause il importe peu  
    À l'homme de la connaître;  
Telle est la volonté de Dieu,  
Le juste, l'éternel et le souverain Maître.

*Le National*, 1<sup>er</sup> mars 1859.

## **Un Philanthrope (pseud.)**



## Le crapaud et l'oiseau-moqueur

Certain crapaud, vieux patriarche  
Datant presque du temps de l'Arche,  
Après être resté reclus  
Bien longtemps sous un bloc de pierre,  
Venait de revoir la lumière,  
    Bonheur qu'il n'espérait plus.  
    Un carrier, à coups de pioche,  
Avait brisé l'épaisse roche  
Qui tenait la bête en prison.  
Je ne sais pour quelle raison  
Il fit grâce au hideux reptile  
    Qui, sans être fort agile,  
Aussi vite qu'il put se traîna vers les bois  
Par lui visités autrefois.  
Charmé de la fraîche verdure  
Qu'au printemps revêt la Nature,  
Et du splendide azur des cieux,  
    Dont, en sa demeure obscure,  
Avaient été privés ses yeux,  
    Il exerçait, tout joyeux,  
Ses laides pattes engourdies  
Et par un long repos roidies.  
Tandis qu'il marchait pas à pas,  
Comme un prince de haut lignage,  
    Qui visite ses États,  
    Les oiseaux, sur son passage  
Se retiraient non par crainte ou respect,  
Comme pensait ce grave personnage,

Mais par dégoût. Le promeneur  
Aperçut un oiseau moqueur  
    Qui sifflait sa chansonnette  
    En imitant la fauvette,  
(On sait qu'avec art il répète  
Les sons de maint oiseau chanteur.)  
Il modulait son ariette,  
Sans s'occuper de notre sieur  
Qui, fort piqué de cette irrévérence,  
Lui cria d'un ton d'arrogance :  
    « Il me semble qu'à ma présence  
        « Tu fais peu d'attention,  
        « Vain et bavard oisillon,  
« Qui m'étourdis avec ton carillon.  
« Sache pourtant que j'étais sur la terre  
    « Des siècles avant ton grand père,  
    « Que j'habitais le Canada  
« Lorsque Cartier sur sa rive aborda,  
    « Que j'ai vu mainte robe noire,  
    « Dont j'ai gardé bonne mémoire;  
« De l'Iroquois j'ai hanté le Wigwam;  
    « J'étais aux plaines d'Abraham  
    « Et là j'entendis la mitraille  
    « Au jour de la grande bataille  
    « Où Wolfe et Montcalm, fiers rivaux,  
« Devant Québec tombèrent en héros.

    « Toi, né d'hier pour mourir cette année,  
        « Toute ta science est bornée  
        « À voltiger dans le bosquet  
« Où retentit ton ennuyeux caquet,  
    « À chaque heure de la journée.  
        « Sois donc moins présomptueux,

« À mon savoir rends hommage,  
« Enfin envers mon grand âge  
« Montre-toi plus respectueux. »

À cet impertinent langage

L'oiseau-moqueur répondit :

« Être venimeux et maudit,  
« Ton orgueil à tort glorifie  
« Ta longévité, car ta vie  
« S'écoula dans l'obscurité  
« Et sans profit pour la société.  
« Vivre c'est être aux autres serviable  
« C'est aimer, être aimé, jouir et rendre heureux,  
« Enfin c'est se montrer bon, vaillant, généreux.  
« Toi, tu n'as rien fait de semblable.  
« Un vieillard est respectable  
« Par les vertus qu'il exerça  
« Et non par les longs jours qu'ici-bas il passa.  
« Celui qui, comme toi, vivant dans la paresse,  
« Dans un lâche égoïsme arrive à la vieillesse,  
« Au lieu d'estime, d'amitié,  
« N'inspire plus que mépris ou pitié.  
« Il est vrai que dans ce monde  
« Où tu resteras après moi  
« Je suis bien plus nouveau que toi;  
« Mais ma présence y fut féconde.  
« Car j'y connus tour à tour  
« Les délices de l'amour  
« Et la tendresse paternelle.  
« À l'amitié je fus fidèle.  
« Pour visiter l'univers  
« Je fends les plaines des airs.  
« Lourd et stupide solitaire,

« Au dos visqueux et rouillé,  
« Plus souvent dormant qu'éveillé,  
« Quand tu rampes sur la terre,  
« Moi, m'enivrant du doux parfum des fleurs  
« J'admire leurs riches couleurs;  
« Si je chante dans le bocage,  
« Chacun écoute mon ramage.  
« Pendant les courts instants que m'accorda le sort,  
« Je sais unir l'agréable à l'utile,  
« Toi, durant des siècles stérile  
« Tu resteras ainsi jusqu'à ta mort.  
« Un de mes jours des tiens vaut mille. »

L'égoïste octogénaire  
Dont les inutiles jours  
Se sont passés à ne rien faire,  
Si non manger, boire et dormir toujours,  
Lequel, dans sa longue existence,  
Ne donna pas un écu  
Pour secourir l'indigence,  
Qui ne s'est jamais ému  
À l'aspect de la souffrance,  
Et seulement à ses intérêts pense,  
Celui-là n'a pas connu  
Les vrais charmes de la vie.  
Ne lui portons point envie,  
Car mieux vaudrait qu'il n'eut jamais vécu.

*Le National*, 25 février 1859.

## **L. Pamphile Le May (1837-1918)**

Toutes les fables reproduites ici sont extraites du recueil des *Fables canadiennes*, publiées par l'auteur en 1882.

## Le loup et les deux bassets

Deux bassets, descendant de la même lignée,  
Et remontant jusqu'aux anciens,  
Deux frères, je dirais, s'ils n'avaient été chiens,  
Trottinaient le nez bas, la mine rechignée,  
À travers bois et champs, pour chasser le blaireau  
Et tous ces beaux rongeurs qui font basse-cour nette.  
Ils venaient d'en laisser plus d'un sur le carreau,  
À plus d'un ils venaient de donner la venette  
Quand ils virent un loup  
Accourir tout à coup.

– Vils bassets, hurlait-il de loin, je me fais gloire  
De vous croquer tous deux  
En deux coups de mâchoire!

– Montrez donc, maître loup, votre museau hideux,  
Répondirent les chiens de chasse,  
En s'élançant avec audace  
Vers l'habitant des bois.

Quand le loup vit les chiens s'élançer à la fois  
Il s'arrêta.

– Songeons, se dit-il, à la force  
Qu'ils trouvent dans leur union.  
Et changeons notre plan. Sous une rude écorce  
Il vaut mieux sembler doux, c'est notre opinion.

– Je connais ta valeur, elle est incontestable,  
Et j’ai regret de mon emportement –  
Affirme-t-il bientôt, avec serment,  
À celui des deux chiens qui paraît plus traitable –  
Mais laisse-moi donner une leçon  
De ma façon  
Au malappris qui m’a jeté l’injure;  
Ce sera court, je te le jure.

Le chien vanté s’éloigne aussitôt quelque peu,  
Et l’autre est dévoré malgré tout son courage.

– Maintenant, dit le loup, finissons notre ouvrage;  
Ce que j’ai fait n’était qu’un jeu,  
Mon ami, ne vous en déplaise.

Et, tombant sur le traître, il l’égorge à son aise.

---

*Ô mes concitoyens qui luttez pour le droit,  
Je voudrais vous faire comprendre  
Qu’en restant divisés vous vous ferez surprendre  
Par notre ennemi plus adroit!*

## Les deux ruisseaux et le rocher

Deux ruisseaux, sortis d'une même source,  
S'en allaient gaîment à travers les prés.  
Nul obstacle, d'abord, ne dérangerait leur course :  
Ils arrosèrent loin et les trèfles pourprés  
Et les blés et le pâturage,  
Tout en causant dans ce charmant langage  
Qu'on appelle murmure et qu'on ne comprend pas.  
Tout à coup devant eux un fier rocher se dresse  
Et leur dit rudement :

– Par quelle maladresse  
S'égarent donc ici vos pas?  
Prenez une autre route  
Si vous voulez encor marcher  
Et ne pas voir goutte après goutte  
Votre onde ici se dessécher.

L'un des ruisseaux partit, décrivant mille courbes  
Pour éviter le colosse ombrageux;  
Il se perdit bientôt sous les joncs et les tourbes  
D'un marais fangeux;  
L'autre resta; puis lentement ses ondes  
Couvrirent le flanc du rocher.  
Il devint un beau lac où les étoiles blondes,  
Où la barque du nocher  
Se berçaient mollement. Puis, un jour, de la cime  
Il bondit de l'autre côté,  
Jetant un voile sublime  
Sur l'obstacle dompté.





*Or, voici la morale, elle n'est pas bien neuve :  
Celui-là devient grand qui surmonte l'épreuve.*

## Le chameau et les dromadaires

Au bord d'une oasis, parmi d'épaisses herbes  
Qui faisaient oublier les sables du désert,  
Un chameau, décoré de deux bosses superbes,  
Et qui passait pour fort disert  
Parmi ses frères de la Chine,  
Avait rejoint, un jour qu'il se mourait d'ennui,  
Des êtres comme lui  
Affligés d'une ronde échine.

Rien ne fait naître l'amitié  
Comme la solitude :  
On lui montra de la pitié  
Puis, avec promptitude,  
Sans attendre le lendemain,  
On entra tour à tour au désert sans chemin.

Or, le deuxième  
Riait jusqu'à se sentir mal  
En regardant le dos du premier animal.  
Le troisième riait de même  
Des deux premiers qu'il trouvait peu mignons.  
Et les autres, ma foi! qui venaient à la suite  
Tenaient bien la même conduite.  
À l'égard de leurs compagnons.  
Mais le plus insolent c'était l'être aux deux bosses.

– J'aime mieux être seul et me perdre en héros  
Que de marcher plus loin avec ces grands colosses

Qui menacent le ciel de leurs énormes dos,  
S'écria-t-il, branlant sa tête altière.

Puis il s'éloigna, le hautain,  
Laisant la troupe entière  
Disparaître dans le lointain.

---

*Les défauts des autres nous troublent  
Et souvent nous nous en moquons;  
Or, les nôtres, peut-être, en nombre les redoublent;  
Jamais nous ne les remarquons.*

## Le laurier-rose et la pensée

Un laurier-rose,  
Se croyant quelque chose,  
Étalait au soleil ses rameaux et ses fleurs;  
Auprès, une pensée,  
La tête baissée,  
Semblait ne pas savoir l'éclat de ses couleurs.

– Que je te plains, que je plains tes pareilles,  
Petite fleur des bois! –  
Dit le laurier couvert de mille fleurs vermeilles –  
On t'a foulée aux pieds cent fois  
En venant cueillir mes guirlandes.  
Ma tige est forte, à moi, mes fleurs sont toutes grandes;  
Elles brillent de loin.  
Puis, pour demeurer sans reproche,  
J'ai la vertu dont j'ai besoin.  
Approche;  
– Mets-toi près de ma tige et peut-être on croira  
Que tu me dois la vie,  
Et quelque main ravie  
Alors te cueillera.

Merci, dit l'humble fleur, je suis bien disposée  
À rester où je suis :  
Où Dieu nous a fait naître on n'a jamais d'ennuis.

Le rayon du soleil et la fraîche rosée  
Avaient entendu les discours

De la plante tous les jours  
Réchauffée avec soin, avec soin arrosée;  
Ils la punirent aussitôt  
En ne descendant plus sur elle.  
Le laurier se flétrit bientôt;  
L'humble fleur à ses pieds demeura longtemps belle.

—

*Vous qui vous croyez grands dans votre sot orgueil,  
N'humiliez jamais par une pitié vaine  
Les humbles qui sont là vivant à votre seuil,  
Car leur vie est souvent plus longue et plus sereine  
Que la vôtre à vous tous. Puis, veuillez le noter,  
Celui qui donne tout peut aussi tout ôter.*

## Le roseau

Au bord d'une fontaine  
Un roseau, droit et fier,  
D'une façon hautaine  
Parlait de sa tige de fer.  
Or, la brise passa, la brise des prairies  
    Qui porte à chacun  
    Le chaste parfum  
    Des aubépines fleuries.  
Elle lui dit :  
    – Fier roseau, courbe-toi  
    Devant moi;  
Je suis des airs la souveraine,  
    Je suis ta reine.

– Je ne m'incline point, répliqua le roseau,  
    J'ai pour cela trop de noblesse :  
    Si mon refus te blesse  
Va raconter ta peine à ton ami l'oiseau.

La brise méprisa ce discours malhonnête,  
    Et puis continua son vol  
En forçant l'orgueilleux à courber jusqu'au sol  
    Sa noble tête.

– C'est un caprice puéril,  
    Se dit-il,  
Auquel, à l'avenir, je saurai me soustraire.

Une alouette, alors, comme pour se distraire,  
Vint se jucher sur lui  
Et le fit de nouveau plier jusques à terre.  
Il en eut de l'ennui  
Mais il voulut se taire,  
Tout en se promettant de ne se courber plus.

Espoirs superflus!  
Le flot montant de la rivière  
Le courba de toute manière;  
Le vent glacé du nord  
Et du midi la chaude haleine  
Parurent se mettre d'accord  
Avec les autres vents qui passent sur la plaine  
Pour l'humilier aussi  
Sans merci.

---

*Celui qui ne veut reconnaître  
Son vrai maître  
Finit par se mettre aux genoux  
De tous.*

## La lampe et le réverbère

Une lampe brûlait chaque jour de l'année  
Sur la place où la foule, à l'approche du soir,  
Venait se reposer des soins de la journée  
Et chercher un nouvel espoir.  
Derrière cette lampe un large réverbère  
D'un métal précieux,  
Réunissant ensemble, en faisceaux radieux,  
Les doux rayons de la flamme légère,  
Inondait jusqu'au loin les dalles du pavé.  
Après avoir longtemps rêvé  
À la noblesse de son rôle,  
Le drôle  
Se laissa troubler par l'orgueil,  
Puis en ces mots apostropha la lampe :

– Décampe!

La place, pour cela, n'en sera point en deuil :  
C'est moi qui fais glisser ces gerbes  
Superbes  
Sous les pieds du promeneur,  
Et l'honneur,  
Par un injuste sort, en revient à toi seule.

– Je n'aime pas à me vanter,  
Mais ne suis pas, non plus, bégueule,  
Et contre tes discours il me faut protester,  
Ou l'on me croirait lâche,  
Lui dit la lampe. Or, c'est pour m'aider à ma tâche



Que tu fus mis ici, ne le sais-tu pas bien?  
Sans moi, va, tu ne serais rien.

– Tu n’es qu’un simple verre,  
Reprit d’un ton sévère  
Le réverbère de métal...  
Et puis, comme il cherchait quelque autre mot brutal,  
Une légère brise, afin de le confondre,  
Vint lui répondre  
En éteignant la lampe de cristal.

---

*Dieu, voilà la lumière  
Que le génie humain réfléchit ici bas :  
Combien dans le palais, combien dans la chaumière,  
En leur orgueil, n’y pensent pas!*

## La lampe et le flambeau

La nuit sur la nature  
Avait jeté son voile noir;  
Les étoiles, au ciel, se laissaient un peu voir  
À travers la sombre tenture,  
Mais c'était tout, et tout semblait  
Bien endormi dans les ténèbres.

– Je vais les dissiper, moi, ces ombres funèbres! –  
Dit une lampe qui tremblait  
Au bout de sa chaîne de cuivre,  
À son compère le flambeau; –  
Et puis, se hâtant de poursuivre :  
– On se croirait dans un tombeau,  
Dit-elle, à quatre pieds sous terre...  
Dispensons nos bienfaits  
Aux mortels stupéfaits,  
Et de la nuit débrouillons le mystère!

À ces mots, elle perce un peu l'obscurité :

– Vois donc comme je brille avec sécurité,  
Et comme à chaque objet je redonne sa forme!  
Reprend-elle aussitôt.

Et le flambeau lui dit :

– Ton éclat est superbe et ma force est énorme :  
Tous deux, sans contredit,

Nous suffisons pour éclairer le monde.  
Vois comme de mes feux, à cette heure, j'inonde  
La nuit  
Qui fuit!

- Oui, nous faisons pâlir, en effet, les étoiles.
- Nous enlevons aux cieux, vois donc, leurs sombres voiles.
- Les rochers, les forêts, la verdure, les fleurs  
Sous nos rayons ardents reprennent leurs couleurs.
- Et l'oiseau nous salue et l'orient se dore!
- Et le monde s'éveille et le ciel se colore!

C'était le soleil levant!...

Poursuivant sa carrière,  
Il noyait l'univers dans ses flots de lumière;  
Et le flambeau mouvant  
Et la lampe, sa compagne,  
Croyaient que c'étaient eux qui répandaient ainsi  
Dans le ciel et sur la montagne,  
Cette douce clarté qui les noyait aussi.

---

*Vos systèmes menteurs pensent de la nature,  
Ô philosophes vains, éclairer les secrets,  
Voyez-les donc pâlir quand la Foi, l'Écriture  
Proclament leurs décrets!*

## Le brochet empressé

Dans un lac entouré de charmantes collines,  
Un lac au loin connu pour ses limpides eaux,  
Et tout près duquel les oiseaux  
Éparpillaient leurs notes argentines,  
Des poissons prenaient leurs ébats.  
Ils descendaient au fond, montaient à la surface,  
Se disputant avec audace  
Les moindres appâts.  
Un pêcheur dans ce lac ayant jeté sa ligne,  
Un gros brochet,  
Qui s'approchait,  
Vit son intention maligne  
Et se dit aussitôt qu'il devait protéger  
Ses amis, ses semblables :

« Si j'étais, pensa-t-il, en un pareil danger  
Leurs avertissements me seraient agréables. »

Là-dessus le voilà  
Qui va de ci de là,  
Avec une ardeur insensée,  
Accostant, sans façons,  
Gros et petits poissons  
Pour leur dire à tous sa pensée :

– Prudence! gare à vous! prudence, mes amis!  
N'allez pas en ce lieu, fuyez bien cette rive :  
Un vieux pêcheur arrive!

L'insolent, il a mis  
Dans nos tranquilles ondes  
Ses traîtres hameçons et ses appâts immondes.  
Voilà comme en ces temps mauvais  
On respecte nos chers asiles!  
Vous êtes avertis, alors soyez dociles,  
J'ai fait mon devoir, je m'en vais.

Content d'avoir prouvé qu'il avait des entrailles,  
Il partit. Mais, hélas! ô destin imprévu!  
Lui-même il s'en alla se prendre dans les mailles  
D'un filet qu'il n'avait pas vu.

---

*C'est faire une sottise extrême  
Que de donner à ses pareils,  
Tous les jours, de sages conseils  
Et ne pas veiller sur soi-même.*

## Les deux lampes

Une servante vint, ainsi que de coutume,  
À l'approche du soir,  
Pour allumer les lampes du boudoir.  
Or, la première qu'elle allume  
Brille d'une vive clarté  
Au fond de son tuyau de verre;  
La seconde, prenant une allure sévère;  
Refuse obstinément, même avec dureté,  
De se laisser couvrir, comme sa soeur aînée,  
D'une fragile cheminée :

– Pourquoi mettre à mon front cet absurde bandeau?  
Voulez-vous cacher ma lumière?  
Je me suffis, je pense; ôtez-moi ce fardeau,  
Ou je le brûle au point de le mettre en poussière.

La servante obéit; et la lampe, aussitôt,  
Se mit à dégager, comme dans un tripot,  
Au lieu d'une clarté pure et toute animée,  
Une pâle lueur et beaucoup de fumée.

---

*Si tu ne revêts point la douce humilité  
Tu seras sans éclat comme sans pureté.*

## Le hibou devenu juge

Un hibou de nos bois, aux jours de sa jeunesse, –  
D’aucuns disent, pourtant, que c’est dans l’âge mur, –  
    Avait vendu son droit d’aïnesse, –  
        Le fait est sûr, –  
        Pour un plat de lentilles  
        Sous forme de chapons  
Et d’autres pièces bien gentilles.

    Or, comme les fripons  
Ne sont pas fort souvent punis en ce bas monde,  
Et qu’ils arrivent même à tenir le haut rang,  
Notre hibou, servi par sa morgue profonde,  
Chez les siens, pas ailleurs, arriva sur le banc  
        Des juges.  
Pour quelqu’un qui craignait le banc des accusés  
C’était bien, n’est-ce pas, le plus sûr des refuges.

Jamais ses jugements ne furent révisés,  
    Il faut au moins le reconnaître.  
Pourquoi? Je ne saurais le dire. C’est peut-être  
Qu’ils étaient sans appel, comme le beau fatras  
    De quelques-uns de nos feux magistrats.  
Cependant bien souvent il excusa des crimes  
    Comme on excuse un tout petit péché;  
Mais plus souvent encore – il fallait des victimes –  
De pauvres innocents eurent le cou tranché.

---

*Un juge corrompu – ce n'est pas introuvable –  
Discerne mal la vérité,  
C'est la morale de ma fable  
Dans toute sa sincérité.*



## Le renard et l'ours

Un renard qui, je pense, avait eu bonne école,  
Trouvant une perdrix prise dans un collet,  
Se dit :

– C'est bien à moi; le chasseur me la vole  
Comme je vole aussi quand je croque un poulet;  
Je l'emporte.

Il la prit. Alors un ours morose,  
Jaloux du bon morceau, lui barra le chemin.  
Le renard salua son terrible voisin  
Et voulut s'échapper.

– Il me faut autre chose,  
Lui dit le vieux grognard.

– Vous faut-il deux saluts? demande le renard  
Avec une peur mal cachée.

– Il me faut la perdrix.

– Ce n'est qu'une bouchée,  
Mais, bah! partageons-la. Je voudrais faire plus...

– Je veux tout; ne fais pas de discours superflus;  
Et quand j'aurai croqué cette bête emplumée,  
Foi d'ours canadien!  
Si ma faim n'est pas calmée  
Je te croquerai bien.

– Tu n’auras rien, brigand, c’est moi qui te l’assure,  
Réplique le renard à son vieux souverain.  
Et, d’un bond, il recule au bord d’une fissure  
Qu’il vient d’apercevoir au milieu du terrain.

– Comment, maraud, tu me jettes l’insulte  
À moi le roi des bois? dit l’ours tout irrité;  
Tu connaîtras bientôt la peine qui résulte  
D’une telle témérité.

– Viens donc, ô roi des bois, je t’attends, et sans crainte :  
Je suis solide comme un roc.

L’ours s’élança. Pour éviter le choc,  
Le renard, dont la bravoure était feinte,  
Fit un saut de côté. L’ours tomba lourdement  
Dans l’ouverture béante  
En poussant un gémissement,  
Et le renard reprit d’une voix obligeante :

– Quand vous serez sorti n’oubliez pas, seigneur,  
De venir me voir tout de suite;  
Vous me ferez beaucoup d’honneur  
Et la perdrix sera bien cuite.

---

*On ne saurait avoir tort  
De demander à la ruse  
Ce que la force nous refuse  
Quand le méchant est le plus fort.*

## Le daim imprudent

Un daim trop curieux sortit de son domaine  
Pour s'approcher de l'homme et voir les champs féconds.

Pendant qu'il courait dans la plaine,  
Franchissant, dans ses bonds,  
Les grands fossés de ligne et les hautes clôtures,  
Quelques chiens vagabonds l'aperçurent soudain.  
La chasse commença. La peur et ses tortures  
Étreignirent d'abord le coeur du pauvre daim,  
Puis il se mit à fuir.

Les chiens, de bonne race,  
Flairant sa trace,  
Le poursuivent toujours et le serrent de près.  
C'est à qui lui fera la première morsure.  
Mais il voit un fermier qui creuse ses guérets,  
Et cela le rassure.

Il s'élançe vers lui; c'était son seul recours.  
L'homme arrête les chiens, même il les met en fuite.

– Merci bien de votre secours;  
Je m'en vais tout de suite,  
Dit le daim aux abois,  
Les miens m'attendent dans les bois.

– Pas du tout, mon mignon; vous me devez la vie,  
J'entends bien vous garder et prendre soin de vous.  
Vous allez faire des jaloux;  
Venez.

La pauvre bête, humblement asservie,  
Suivit son maître, et, pendant le trajet,  
Se demanda souvent quel était son projet.  
Elle fut mise en bergerie,  
Fut caressée et bien nourrie,  
Mais, un bon matin,  
On la tira de là pour en faire un festin.

---

*L'imprudent qui dépense et follement s'endette,  
Harcelé tout à coup par plus d'un créancier,  
Croit trouver un sauveur quand, hélas! il se jette  
Dans les serres de l'usurier.*

## L'avare sur le point de mourir

Un vieil avare, un de ces ladres  
Qui portent barbe sale et n'ont point de rasoir,  
Qui n'osent pas se mettre en face d'un miroir,  
Qui collent à leurs murs des images sans cadres,  
Et, pour dépenser moins, n'osent pas se nourrir;  
Un vieil avare, dis-je, allait enfin mourir  
Et sentait des regrets difficiles à peindre.  
Il fit venir à lui son unique neveu :  
– Mon neveu, lui dit-il, inutile de feindre,  
C'est fini, je m'en vais; eh bien! écoute un peu :  
Je vois avec terreur mon étrange folie.  
Que me sert, dis-le moi, d'avoir dompté mes sens,  
En me privant de tout, depuis mes premiers ans?  
Ah! vraiment cela m'humilie.  
Que me sert-il d'avoir, pour ménager mon bois,  
Près du foyer éteint grelotté tant de fois?  
Que me sert-il d'avoir, par pure économie,  
Marché tête et pieds nus durant les jours d'été?  
Ah! c'est une infamie,  
Je le confesse en vérité,  
Que de se priver tant pendant si courte vie!  
Et, pour me bien punir, si je tenais encor  
L'existence qui m'est ravie,  
Je voudrais renoncer à voir mes pièces d'or.  
Plus que cela! Je crois que pour des pièces fausses  
Je les échangerais... J'y serais bien perdant,  
Va, car l'or en est pur et puis elles sont grosses...

– Cher oncle, voyez donc comme je suis prudent,  
Repartit le neveu; dans ma sollicitude  
J'ai remplacé l'or pur par un autre métal  
Qui ne vaut rien du tout, j'en ai la certitude.

– Comment! tu m'as volé mon petit capital?  
Mon or si précieux tu me l'as, en cachette,  
Changé pour des jetons que personne n'achète?  
Sur des pièces de cuivre, hélas! infortuné,  
Comme devant l'or pur je me suis prosterné!

J'en mourrai de honte et de peine!...

Oh! laisse-moi...

Ma fin aurait été sereine,  
Ingrat neveu, sans toi.

---

*Lorsque l'on se fait vieux l'on croit quitter le vice*

*Et c'est le vice qui nous fuit :*

*La passion qui dort n'est que de l'artifice;*

*Elle porte au réveil toujours le même fruit.*

## Les deux arbres

Deux arbres à l'épais feuillage,  
Où l'oiseau chaque soir faisait son babillage,  
Deux grands arbres étaient voisins :  
Mais l'un avait passé, dans un vallon sauvage,  
À l'abri de l'orage  
Des jours sereins,  
L'autre, tout au-dessus, au sommet de la côte,  
Avait été souvent  
Fouetté du vent.

– Tu trembles, tu te plains, et c'est bien par ta faute, –  
Dit, à son vieil ami, l'arbre vert du vallon,  
Un jour que l'aiglon  
Hurlait au front de la colline  
Et que l'arbre d'en haut se tordait en tous sens –  
Descends donc près de moi, pauvre insensé, descends!  
Ici pas de tempête; à peine l'on s'incline;  
À peine un souffle frais caresse nos rameaux,  
Et l'on est à l'abri de presque tous les maux.

L'autre ne répond pas. Tout entier à la lutte,  
Il se courbe et se dresse, il s'agite et frémit;  
Ses racines de fer au sol qui s'affermit  
Se cramponnent plus fort pour empêcher la chute.  
Enfin, malgré le vent qui brise tout,  
Sur la cime il reste debout.

Alors, au fond de la vallée,

La tempête ailée  
Pour la première fois s'élance avec fureur,  
Et, semant partout la terreur,  
Ainsi que la faux rase  
Les épis au temps des moissons,  
Elle brise, elle écrase,  
Les grands arbres et les buissons.

---

*L'on ne vaincra jamais l'homme qui sut combattre,  
Dès le commencement, contre l'adversité;  
Mais un souffle, en passant, suffira pour abattre  
Celui qui n'a jamais lutté.*



## L'arbre sec et l'arbre dépouillé par l'automne

Deux arbres s'élevaient au milieu d'une plaine,  
Tristes et dénudés, car de leur froide haleine  
    Les bises de l'hiver  
Avaient déjà flétri le chaume et le bocage.  
L'un des deux, toutefois, pour perdre son feuillage,  
N'avait pas attendu l'automne. Un petit ver,  
En le mordant au coeur, avait gâté sa sève.  
Quand le coeur est atteint, la vie, hélas! achève.  
Ses rameaux sans vigueur séchèrent tour à tour  
    Sans retour,  
Les plus hauts les premiers; car il faut de la force  
    Sous l'écorce  
Pour faire reverdir les branches du sommet,  
    Comme il faut de la flamme  
    Dans notre âme  
Pour nourrir les vertus que le Seigneur y met.

Cet arbre malheureux voyait avec envie  
Son ancien compagnon auprès de lui fleurir,  
Mais il gardait le ver qui le faisait périr.

– Quand l'automne viendra, sur sa cime flétrie  
Pas plus, se disait-il, que sur mes vieux rameaux  
Ne se réuniront les gais petits oiseaux;  
    Oui, quand viendra l'automne,  
    Il perdra sa couronne  
Et vers le sol jauni penchera son front nu;  
    Et ceux-là qui l'auront connu,

En le voyant, pourront sourire.

En effet, l'hiver arriva;

Puis l'arbre sec se prit encore à dire :

– Va.

Je le savais bien, moi, que tu serais superbe!...

Mais, non, tu n'es pas beau : ta couronne est dans l'herbe;

Il ne t'en reste rien.

C'est dommage,

Car tu la portais bien,

Je te rends témoignage.

– Garde tes durs propos, avait dit le voisin,

Je me repose;

Le sommeil et la mort ne sont pas même chose;

Attends la fin.

Quand revint le printemps avec les tièdes brises,

Que le soleil sourit,

L'un fleurit

Et l'autre s'affaissa sous ses écorces grises.

—

*Dans la tombe, c'est vrai, l'homme à l'homme est pareil,*

*Et le méchant, trompé, réclame la victoire.*

*Il sera dans la honte et le bon, dans la gloire,*

*Au grand jour du réveil.*

## La mouche et l'araignée

Une araignée, un jour, lasse d'être accroupie  
    Dans son filet léger,  
    Se mit à voyager.  
C'était le seul moyen de jouir de la vie,  
    Le plus noble du moins,  
    Se disait-elle,  
    Et quelque bagatelle  
    Lui suffirait pour ses besoins.  
Elle partit se glissant jusqu'à terre  
Au moyen de son fil qui s'allongeait toujours :

– Oh! que le monde est grand! l'immensité m'atterre! –  
Reprit-elle en touchant le tapis de velours  
    D'une chambre fort bien meublée –  
Je suis brave pourtant et je me sens troublée...  
Mais n'importe, avançons! ajouta-t-elle encor.

Et la voilà partie. Elle trotte sans cesse;  
Elle monte et descend, se trémousse et s'empresse,  
Touche à tout : aux plaqués, aux faïences, à l'or,  
Sans accident jamais ni rencontre fâcheuse.

Mais il n'est ici bas de bonheur si constant  
Qu'il ne soit, à la fin, rompu pour un instant,  
    Et notre voyageuse  
    Glissa dans un vase profond.  
Elle crut, tout d'abord, qu'elle pourrait sans peine  
    Sortir, d'un bond,

De ce vase de porcelaine.  
Ses pattes ne mordirent pas  
Sur la paroi polie.  
Elle vit sa folie,  
Mais cela ne pouvait la tirer d'embarras.

Le hasard fit descendre auprès d'elle une mouche.

– Sauve-moi, lui dit-elle, et que mon sort te touche,  
Nous ferons amitié;  
J'ai fameuse mémoire  
Et je me ferai gloire  
De chanter ta pitié.

La mouche qui n'est pas, après tout, fort méchante,  
Bien qu'elle chante  
En nous piquant,  
Prend la captive en croupe  
Et, se moquant  
Des hauteurs de la coupe,  
L'emporte, d'un coup d'aile, assez loin du danger.  
On se sépare alors, mais non sans échanger  
Une bonne parole.  
La voyageuse trotte et la mouche s'envole.

À quelque temps de là, tout en l'air, dans un coin,  
Une araignée, au milieu de sa toile,  
Épiait avec soin,  
Comme à travers un voile,  
Les mouches de l'appartement,  
Et tout à coup, bonne fortune!  
Elle en vit une  
Qui s'engageait imprudemment

Et s'empêtrait dans son fil traître.

– Tu vas servir à me repaître,  
Dit-elle avec aigreur.

La mouche eut peur  
Mais elle retrouva bientôt son assurance :

– Mon amie, à ton tour,  
Dit-elle, rends-moi l'espérance!  
C'est moi qui, l'autre jour,  
T'ai sauvé l'existence,  
Lorsque ton imprudence  
T'avait précipitée au fond d'un vase creux.  
Mon coeur généreux,  
Le tien ne l'est pas moins, oh! non, j'en suis bien sure.

L'araignée écoutait. Soudain  
Elle lui fit une morsure  
Et dit :

« J'ai faim! »

---

*La faim est la complice  
De beaucoup de forfaits;  
Elle fait taire la justice  
Et fait oublier les bienfaits.*



Sire, ce sera vous, dit le renard malin.

– Mais qu’allons-nous tenter? quel combat? quelle lutte?  
Sera-ce le plus fort, sera-ce le plus fin  
Qui régnera sur nous après cette dispute?  
Reprit le loup-cervier.

– Que se soit le premier  
Qui touchera la rive,  
Dit d’une voix craintive  
Le timide castor.

– Tu ne penses qu’à toi, malheureux amphibie!  
Renonce à ta lubie;  
Pour cette course-là tu peux attendre encor,  
Réplique durement une méchante hyène.

– Pas de gêne;  
Que chacun, mes amis, s’exprime à sa façon :  
Il faut donner à l’homme une bonne leçon,  
Dit un grand orignal en branlant sa ramure.

Un long murmure  
Accueillit ce discours en trois ou quatre mots.  
Les prétendants allaient se montrer aussi sots  
Que les hommes eux-mêmes  
En ne s’entendant point sur l’objet du combat,  
Et le débat  
Commençait à traîner en des longueurs extrêmes,  
Quand un aigle orgueilleux,  
Ouvrant ses larges ailes,  
Du haut du rocher sourcilleux  
Les plaisanta sur leurs querelles.

– Nous sommes bafoués par cet impertinent,  
Dit un jeune lion, secouant sa crinière,  
    Vengeons-nous donc incontinent  
En allant le chasser de sa retraite altièrre,  
    Et le premier rendu, –  
    Que ce soit entendu, –  
Sur mon front anobli mettra le diadème.

Aussitôt dit aussitôt accepté.  
Chacun voulant saisir l'autorité suprême,  
    S'élance avec impétuosité  
    À l'assaut de la côte  
    Abrupte et haute.  
Mais que de vains efforts! que d'efforts malheureux!  
Les pieds et les genoux des plus aventureux  
Se déchirent sans cesse aux angles de la roche;  
    Au moment qu'il approche,  
    Hélas! plus d'un héros  
    Tombe et se rompt les os.

Cependant un serpent se glisse avec prudence  
    Parmi la mousse dense  
    Et dans les fentes du rocher;  
    Il passe à travers les fascines,  
    Il réussit à s'accrocher  
    Aux rameaux, aux racines,  
Arrive le premier sur les âpres sommets,  
    Et, pour se mettre en règle,  
    Jette le nid de l'aigle  
    Sur ses nouveaux sujets.



*Citoyens à la forte trempe  
Qui voulez noblement atteindre le pouvoir,  
Faites place à l'homme qui rampe  
Et monte sans se faire voir!*

## L'aigle et le serpent

Un serpent – je ne sais trop de quelle famille,  
    Mais un ambitieux;  
    On sait qu'il en fourmille, –  
    Un serpent, dis-je, déjà vieux,  
Voulut sortir enfin de son marais immonde  
Et grimper sur les rocs où nichent les aiglons.

– Nous allons, se dit-il, étonner tout le monde  
    Et montrer ce que nous valons.

En roulant ces pensers dans son esprit de bête,  
    Il atteignit l'arête  
    Du rocher.  
    L'aigle, qui le vit approcher,  
    Craignit pour sa progéniture  
    Et se mit l'âme à la torture  
Pour trouver le moyen d'éviter un malheur.

Avec les vaniteux il est bon de se taire  
Ou de vanter bien haut leur menteuse valeur;  
    L'aigle salua jusqu'à terre :

– Je ne puis revenir de mon étonnement,  
Dit-il. Monter ici sans ailes, quel mystère!  
Je voudrais voir le loup, le lion, la panthère  
Gravir ainsi que vous cet âpre escarpement;  
    Ils en sont incapables;  
Ils se vantent, pourtant, de régner tous sur vous.

– Sur moi? Vous voyez qu’ils sont fous  
Autant qu’ils sont coupables.

– C’est vrai, répondit l’aigle avec un air soumis.  
Tenez! les voyez-vous, ajouta-t-il encore,  
Ces lâches ennemis  
Qu’autant que vous j’abhore?  
Ils font, dans leur courroux,  
Contre vous alliance,  
Car de votre vaillance,  
Ils sont jaloux.

Peut-être pourront-ils, après assez de peines,  
Arriver jusqu’ici,  
Mais pour monter plus haut leurs forces seraient vaines  
Et leur courage, vain aussi.

– Et moi, fit le serpent avec inquiétude,  
Que puis-je donc faire de plus?  
Pour m’élever encor, j’en ai la certitude,  
Mes efforts seraient superflus  
Puisque je suis enfin arrivé sur la cime.

– Je vous prêterai bien mes ailes, mon ami;  
Et le lion et la fourmi  
Seront tout un pour vous, de la hauteur sublime  
Où vous les verrez.

– Mais comment, moi serpent, me servir de vos ailes?  
Vous me le direz,  
Car ce sont là pour moi des choses fort nouvelles.

– Je volerai pour vous, mon cher concitoyen;

La chose est bien facile.  
Tenez, soyez docile,  
Je vais vous montrer le moyen.

L'aigle, à cette parole,  
Prend le reptile et vole  
Sur l'abîme profond.

– Vois donc, dit le serpent, toutes ces sottes bêtes  
Qui, pour me regarder, lèvent au ciel leurs têtes :  
Mon audace les confond.

– Pour être plus sincère  
Et ne point te fourber,  
Je crois, dit l'aigle ouvrant sa serre,  
Qu'elles te regardent tomber.

---

*L'ignare ambitieux, qui se croit un grand sire  
Et qui veut tout soumettre à son absurde empire,  
Finit assez souvent  
Comme ce vieux serpent.*

## Le sculpteur et la madone

Un sculpteur de renom quelque peu philosophe,  
Un homme d'une étoffe  
Avariée un peu,  
Croyait, il est bien vrai, l'existence de Dieu,  
Mais disait, tout de même,  
Que cet Être suprême  
Nous trouve trop petits pour s'occuper de nous,  
Et que, par conséquent, il est fort inutile  
Pour notre humanité futile  
De se mettre à genoux.  
Certaines gens croyaient à sa parole,  
Car, voyez-vous, la thèse la plus folle  
Trouve des partisans, il faut en convenir,  
Pour la soutenir.

Notre sculpteur fouilla donc un bloc de Carrare  
D'une blancheur fort rare  
Avec son magique ciseau.  
Il travailla longtemps. Sous les coups du marteau  
L'on vit se dessiner une belle madone.  
Son air était si pur, ses traits, si gracieux,  
Qu'elle semblait avoir ce feu que l'âme donne  
Et qu'elle prend aux cieux.  
Et l'artiste, ravi de son oeuvre sublime,  
Ne sortait qu'à regret de son humble atelier;  
Un sentiment d'amour étrange et légitime  
À ce fruit de ses mains paraissait le lier.  
Il y rêvait avec ivresse;

Il en parlait toujours;  
Il triomphait dans les concours,  
Et puis sa renommée agrandissait sans cesse.

Cependant, un matin,  
Auprès de sa statue il en voit, ô merveille!  
Une autre tout à fait pareille,  
Ses yeux ont un éclat divin,  
Puis une larme,  
Les voilant à demi, leur donne un plus doux charme.  
Un rayon tout mystérieux  
Autour de son front glorieux  
Décrit une auréole,  
Et jette doucement  
Dans l'humble appartement  
Une lumière chaste et molle.

Le sculpteur s'arrête étonné :

– Quel rival fortuné  
Est venu m'écraser du poids de son génie?  
Dit-il. Ô cruelle avanie!  
Je briserai mon oeuvre et ne tenterai plus  
Des efforts superflus!

La madone nouvelle  
Eut un souris bien doux :

– Ne soyez pas jaloux,  
Mon enfant, lui dit-elle,  
De l'oeuvre du Seigneur.  
Aimez pour votre honneur,  
Gardez pour votre gloire,

Vous pouvez bien m'en croire,  
L'ouvrage de vos mains;  
Mais croyez-le, je vous l'atteste,  
L'artiste céleste  
Qui m'a faite d'un souffle aime bien les humains.

---

*Dieu ne peut faire aucune chose  
Qui ne soit très digne de lui;  
Il est donc insensé celui-là qui suppose  
Que Dieu dédaigne l'homme ou lui refuse appui.*

## Les deux arbustes et l'ondée

L'hiver a quelquefois des jours de chaude pluie,  
De même que l'été, des jours de froids brouillards;  
La jeunesse a des pleurs qu'une espérance essuie,  
Le viellard, des plaisirs qui mouillent ses regards;  
Et ce triste ou joyeux mélange  
A pour nous comme un charme étrange  
Qui nous attire et nous fait mal.

Cette réflexion, malgré l'in vraisemblance,  
Deux arbres la faisaient, au temps de leur enfance,  
Dans leur langage original.  
C'était pendant l'hiver et, la température  
S'élevant tout à coup comme au mois de juillet,  
Plus d'un ruisseau reprit avec désinvolture,  
Son cours dans les champs de millet;  
Et l'orage  
Avec rage  
Fouetta les rameaux gris  
De nos arbres surpris.

Le plus petit des deux, s'emportant, fit un geste  
Pour secouer les gouttes d'eau,  
Et dit à son voisin :

– Pour moi, j'en ai de reste  
De cet humide cadeau;  
Quand je serai sous mon feuillage  
Le firmament pourra pleuvoir.



Je voudrais bien savoir –  
Ce n'est point de l'enfantillage –  
Pourquoi cette pluie en hiver.

Et l'autre répondit :

– L'on ne vit que d'hiver;  
Il faut savoir attendre  
Si l'on veut tout entendre.

– Attends, c'est ton affaire, et comprends si tu peux;  
Pour moi je n'aime pas – mes paroles sont franches, –  
Toutes ces gouttes d'eau qui tombent sur mes branches,  
Et pour m'en délivrer je fais ce que je veux.

En hiver le doux temps n'est que d'une journée.  
L'otage passa vite et le ciel devint clair;  
La course du ruisseau fut encore enchaînée  
Et nul vol ne brava la froidure de l'air.

Alors l'un des arbustes, –  
Celui qui n'avait pas, en parlant avec fiel,  
Secoué l'eau du ciel,  
Et dit des paroles injustes –  
L'un des arbustes vit, sur ses rameaux charmants,  
Des flots de diamants,  
Des guirlandes étranges,  
Des perles et des franges;  
Mais l'autre s'inclina de honte et de regret,  
Car sur ses branches dénudées  
Il n'avait pas voulu, prenant un ton aigret,  
Supporter les ondées.

*Les peines, les chagrins qui remplissent nos jours  
Par la soumission se transforment en joies;  
Ils épurent notre âme et sont les grandes voies  
Qui mènent de la haine aux célestes amours.*

## Les deux livres

Deux livres reposaient sur la même tablette :

Un ancien, un nouveau.

L'un étalait aux yeux une riche toilette

Faite de marcquin et non de simple veau,

Était doré sur tranche

Et portait marge blanche

Large comme deux doigts;

L'autre n'avait, je crois,

Que demi-reliure,

Et plus d'une éraillure,

En guise de rayons, marquait le couvert.

Il avait fort souffert

Ou de l'indifférence ou bien de la malice.

Quand je dis « reposaient » je ne rends pas justice

Au plus brillant des deux, en vérité;

Car il était souvent, par quelque main mignonne,

Ouvert et feuilleté.

Le plus vieux reposait. Presque jamais personne

Ne venait le trouver pour causer avec lui;

On redoutait l'ennui.

Mais les rares lecteurs qui parcouraient ses pages

Comprenaient sur le champ son efficacité;

Ils devenaient prudents et sages

Et trouvaient le secret de la félicité.

Ceux qui feuilletaient l'autre acquéraient, au contraire,

Un esprit téméraire

Et confondaient souvent, dans leur fierté,

L'abus avec la liberté.

Sous son masque charmant, voyez-vous, le beau livre  
Cachait certain poison  
Qui doucement enivre  
Et trouble la raison;  
Mais, d'une expérience sûre,  
Le vieux bouquin  
Pouvait guérir toute blessure  
Fait par son voisin.

---

*Les personnes légères  
Nous amusent parfois mais nous nuisent toujours,  
Et les hommes sévères  
Nous déplaisent souvent en nous portant secours.*

## Le cygne

Dans la nappe d'or d'un fleuve paisible,  
À l'heure où s'en va le bac du pêcheur,  
Un cygne mirait, fier de sa blancheur,  
En se balançant, son galbe flexible;  
Puis autour de lui des cercles nouveaux,  
Toujours s'éloignant sur les claires eaux,  
Traçaient tour à tour comme une auréole.  
Un poisson jaloux, prenant la parole,  
Aux autres poissons dit en le voyant :

– Souffrirons-nous donc dans notre domaine  
Ce fier étranger au col ondoyant?  
Son vol l'apporta que son vol l'emmène;  
Il est un oiseau, non pas un poisson.

– Qu'il s'en aille loin! dit, à l'unisson,  
Le chœur menaçant des poissons stupides,  
Et tous contre lui s'élançant alors.

Le cygne ouvre, ému, ses ailes rapides  
Et vole en chantant jusque sur les bords.

– De quel droit viens-tu? dit un quadrupède,  
Sortant irrité de l'ombre des bois –  
Je ne souffre pas qu'on me dépossède;  
Va-t-en dans les airs.

Le cygne, aux abois,

Nagea dans l'air pur et dans la lumière,  
Modulant encore un soupir divin.  
Alors tout à coup, la tête première,  
D'un nuage noir fondit l'aigle vain :

– Descends, lui dit-il, tu n'es pas des nôtres!  
Sur le sol haï souvent tu te vautres  
Comme l'animal qui ne vole pas;  
Comme un vil poisson tu nages, toi cygne,  
Et tu prends dans l'eau tes joyeux ébats.  
Descends, ou, vois-tu, j'appelle d'un signe,  
Pour te foudroyer, mes sujets de l'air.

Le cygne s'enfuit au fond du ciel clair.  
Depuis ce temps-là dans la solitude  
Le suave oiseau se cache avec soin;  
Il soupire seul, plein d'inquiétude,  
Et le moindre bruit le fait fuir au loin.

---

*Parmi nous, hélas! souvent le génie  
A même destin que le cygne doux;  
Il sème, en passant, des flots d'harmonie;  
On le méconnait, et de vils jaloux  
Le poursuivent loin de leur sale bave.  
Le génie errant, nulle part souffert,  
Qui jette en son vol un hymne suave,  
Le génie errant cherche le désert.*

## Les deux chevaux

– Je te plains, mon ami, mais je ne puis rien faire  
    Pour adoucir ton sort.  
Souffre avec patience. À chacun son affaire.  
    Puis te voici, du reste, au port.

Cette parole fière et bien peu charitable  
Était dite, un bon jour, dans le fond d'une étable  
    Et d'un air joyeux,  
Par un jeune cheval au poil lisse et soyeux,  
    À son compagnon d'existence  
    Dont la misérable pitance  
    Ne pouvait, à coup sûr, faire des envieux.

    Ce dernier était vieux;  
Il avait le poil long et la croupe pointue,  
    L'oreille rabattue,  
La robe d'un gris sale et de la cire aux yeux :  
    Il était chassieux.  
On l'appelait souvent, et sans plaisanterie,  
    Le paria de l'écurie.  
    L'autre était bien traité,  
    Étrillé, puis frotté;  
Il mangeait de l'avoine et portait couverture,  
Revêtait harnais blanc, traînait belle voiture.

Le vieux se plaignait-il? Je ne dirai pas non.  
Il se plaignait un peu quand, après la journée,  
    Il comparait sa vie infortunée

Au destin glorieux de son gai compagnon.  
Mais celui-ci, prenant des allures malignes,  
Lui répondait alors, en soufflant du naseau,  
Ce que nous avons lu dans les premières lignes  
De notre fabliau.

Or, il advint une disette.  
Il fallut faire la diète,  
Puis ensuite un repas par jour;  
On mit à mort la basse-cour  
Et l'étable et la bergerie.  
Le fléau cependant redoublait de furie.  
On parla de tuer le plus jeune cheval;  
L'autre était trop vieux et trop maigre.  
Notre jeune et bel animal  
Se montrait, ce jour-là, tout pimpant, tout allègre.

– Pauvre ami, lui dit-on, caressant de la main  
Son épaisse et longue crinière,  
Oui, voilà notre heure dernière  
Et nous allons mourir de faim  
Si tu ne fais un sacrifice.

– Je vous comprends très bien, dit le présomptueux,  
Vous prenez le vieux gris. Ce serait monstrueux  
Que de refuser ce service,  
Et je m'en séparerai bien;  
Il n'est, au reste, propre à rien.

– Pas même à manger, dit le maître,  
Et c'est toi qu'il nous faut.

– Moi? reprit l'animal faisant un soubresaut.



– Toi.

– Mais, voyez un peu, je suis, sans le paraître  
Joliment maigre aussi.

– Nous t’aimerons ainsi.

Il se plaignit en vain de cet arrêt atroce,  
Il fallut marcher au trépas.  
Quand il passa tremblant près de la vieille rosse,  
La vieille rosse dit tout bas :

– Je te plains, mon ami, mais je ne puis rien faire  
Pour adoucir ton sort.  
Souffre avec patience. À chacun son affaire.  
Puis te voici, du reste, au port.

---

*Aimez votre mansarde,  
Pauvres qui n’avez que l’honneur :  
Bien souvent du bonheur  
L’indigence est la sauvegarde.*

## Le jeune renard et le loup

Un loup de belle taille  
Et de grand appétit,  
Un bon matin, partit  
    Pour faire ripaille;  
Mais, par un fâcheux accident  
Et malgré sa longue tournée,  
Il ne trouva de la journée  
Rien à se mettre sous la dent.

Il s'en allait, baissant la tête,  
Clopin-clopant et l'oeil hagard,  
Quand il aperçut un renard  
À l'air légèrement honnête.  
    L'accoster poliment  
Fut l'affaire d'un moment :

– Si vous vouliez, brave confrère,  
On irait de société  
Pour manger à satiété  
Et même faire bonne chère.  
Je suis fort et vous êtes fin;  
L'on aurait vraiment peu de chance  
Si, ne pouvant faire bombance,  
L'on n'apaisait du moins la faim.

– Mon frère, votre idée est bonne :  
Je signe avec vous un traité,  
Et vive la fraternité!

Mais, pour que le succès couronne  
Sans plus tarder notre projet,  
Partons; vous n'aurez pas sujet,  
De regretter votre démarche.

– Depuis le matin que je marche  
J'ai déjà fait plus d'un bon coup,  
Reprit le loup.

– On a, là-bas, cueilli des pommes,  
Il doit en rester sur le sol :  
C'est le temps où rentrent les hommes...  
Des pommes, c'est toujours un vol;  
Allons, ne manquons pas d'en prendre,  
Dit le renard.

– Ô mon mignon,  
Nous sommes faits pour nous comprendre!  
Dit le loup à son compagnon.

Ils se mirent tous deux en route,  
N'ayant sur leur succès nul doute.  
Ils ne trouvèrent pourtant rien,  
Rien qu'une pomme au fond de l'herbe,  
Mais elle était vraiment superbe  
Et valait bien  
Deux ou trois pommes ordinaires.  
C'est le renard qui la trouva.

– Donne, lui dit le loup, on va  
La manger sans préliminaires.

Le renard aurait bien voulu

Garder pour lui la faible aubaine  
Mais de son compère goulu  
Il redoutait la haine.

– La voici, fit-il humblement,  
Partage bien également.

– Tu doutes de moi ce me semble?  
Reprit le loup avec hauteur.  
Je ne suis point un ergoteur  
Et nous partagerons ensemble  
D’après une équitable loi.  
Cette pomme sera pour moi,  
Et toi tu prendras la deuxième.  
Le marché n’est point hasardeux,  
Et je suis la justice même.

– Mais si l’on n’en trouve pas deux?

– Alors tu mangeras les restes  
De celle-ci.

– Bah! les pommes d’ici,  
Dit le renard, sont indigestes,  
Et je m’en vais ailleurs  
Chercher des fruits meilleurs.

---

*Dans toute affaire où l’on n’apporte  
La plus sincère honnêteté,  
Le plus fort fait toujours en sorte  
D’amener tout de son côté.*

## Le renard et le vieux loup

Un renard, rancunier en diable,  
Suivait depuis longtemps un loup,  
Se montrait serviable  
Et le vantait beaucoup :  
Ce n'était là qu'une mesure  
Pour se venger avec usure  
S'il en avait l'occasion.

La cause de cette rancune, –  
Pour ne pas faire de lacune  
Je dois y faire allusion –  
Venait d'une pomme superbe  
Que le renard, dans un verger,  
Avait trouvée au fond de l'herbe  
Mais qu'il n'avait pas pu manger,  
Vu que le loup son cher compère  
L'avait croquée à belles dents.

Il faut que nous soyons prudents,  
Surtout près d'un faux caractère;  
C'est ce que le renard comprit.  
Il attendit plus d'une année.  
Le loup devint boiteux, maigrit  
Et n'eut plus qu'une peau tannée.

– Viens, lui proposa le renard,  
On pourrait trouver, par hasard,  
Quelque douceur pour ta vieillesse

Dans une ferme de là-bas.

– Merci bien de ta gentillesse;  
Oui je veux y traîner mes pas,  
Car les pommes y sont fort bonnes,  
Dit le loup, je m'en souviens bien.

– Mais si comme alors tu raisones,  
Compère loup, je n'aurai rien.

– Ne crains pas de friponnerie :  
J'ai faim, mais je mourrais plutôt  
Que pécher par glotonnerie.

Ils furent arrivés bientôt  
En face d'une laiterie.

– Entrons avec effronterie,  
Dit le renard rusé.  
Puisque la porte en est ouverte  
Ce n'est pas malaisé.

Le loup, s'efforçant d'être alerte  
Et ne craignant que le fermier,  
Voulut bien entrer le premier.  
Il fit une heureuse trouvaille :  
Un fromage fort savoureux.  
Il voulut être généreux :

– Tiens, partage cette mangeaille,  
Dit-il au renard vagabond.

Celui-ci, s'éloignant d'un bond,

Sortit et referma la porte :

– Merci, fit-il, esprit fécond,  
Ce morceau-là moi je l'emporte,  
Toi tu garderas le second;  
On ne peut tarder à le faire.  
Voici les gens de la maison,  
Bon soir! Pour te tirer d'affaire  
Cherche quelque bonne raison.

---

*Retiens toujours cette maxime,  
Ô toi qui veux être roué :  
Souvent on devient la victime  
De celui que l'on a joué.*

## La ligue des rats

Un jeune chat, naguère,  
Faisait souvent la guerre  
Aux rats :  
C'était pour cette gent rongeuse  
Un embarras  
Qui la rendait songeuse;  
Elle en était réduite à rester dans son trou,  
Sous verrou.  
Un tel état de siège  
Était plus irritant  
Que n'importe quel piège.  
Il était important  
D'y mettre fin tout de suite;  
Mais le moyen?  
Il fallait le trouver, on agirait ensuite.

Le doyen,  
Un vieux qui bien des fois avait vu la bataille  
D'assez loin,  
Prit sur lui d'assembler noblesse et valetaille  
Dans un coin.  
On vint de toute part : du grenier, de la cave  
Et même du dehors.  
Certains rats étaient frais, d'autres avaient l'oeil cave :  
Celui-ci passait pour retors,  
Celui-là, disait-on, mettait les chats en fuite,  
Et tous avaient tenu la plus belle conduite  
En mainte occasion.



Le vieux prit la parole  
Et dit avec concision :

– Notre jeune ennemi sans pitié nous immole;  
Il nous guette partout,  
Ma douceur est à bout.  
Il faut lui faire entendre  
Ce que l'on doit attendre  
D'un rat digne de ce nom!

– Non!  
Reprit un autre énergumène,  
Ne nous laissons plus effrayer  
Par ce bambin qui nous malmène,  
Qui sait à peine bégayer  
Et se vante de son mérite!

– Sa lâcheté m'irrite,  
Dit sur le même ton  
Un raton;  
Il se cache pour nous surprendre  
Et n'agit que sournoisement.

– Lorsqu'il nous tient séparément  
Il est plus fort que nous, cela doit se comprendre;  
Il ne le sera pas si nous nous unissons,  
Dit un autre opinant à la mine superbe.

On fit longtemps encor de l'éloquence acerbe,  
Et l'on voyait courir d'énergiques frissons  
Dans l'illustre assemblée.  
On décida d'emblée

D'aller en plein soleil provoquer maître chat,  
Et, par un coup brillant, de faire le rachat  
De l'antique indépendance  
Des rats et des souris.  
Devant tant de héros le pauvre chat, surpris,  
Perdrait bien son outrecuidance  
Et fuirait tout confus...  
On comptait là-dessus.

On partit plein d'ardeur pour tenter l'aventure,  
Mais le chat qui guettait au bord de l'ouverture  
Par où les valeureux s'attendaient de sortir,  
Miaula tout à coup d'une voix ironique.  
Les rats furent saisis d'une affreuse panique,  
Et chacun dans son trou s'en alla se blottir.

---

*Vous n'aurez jamais de problèmes  
En multipliant des zéros,  
Multipliez les poltrons mêmes  
Vous n'aurez jamais de héros.*

## Le cheval et le charriot

Un bon cheval d'un certain âge,  
Traînait depuis longtemps un pesant charriot :  
Il était tout en nage,  
Mais il ne disait mot.  
À quoi sert de se plaindre  
Quand personne n'est là pour nous prendre en pitié  
Ou, tout au moins, pour feindre  
Une douce amitié?  
Il vaut mieux avec patience  
Endurer son mal.  
C'est ce que l'animal  
Faisait en conscience;  
Mais il n'en pensait pas moins.

Cependant la voiture  
Conduite par ses soins  
Parvint, sans fâcheuse aventure,  
Au sommet d'un vaste coteau.  
La descente en était rapide :  
Un roc abrupt, un trou perfide  
Resserraient le chemin comme eut fait un étau.  
Alors le véhicule  
Commença de parler.  
Cela vous semble étrange, et même ridicule;  
N'importe; pour si peu n'allez pas quereller.

– Laisse flotter tes rênes,  
Dit-il au cheval fort surpris;

Depuis bien longtemps tu me traînes;  
Ton coeur est bon, je l'ai compris.  
À mon tour, sans qu'on le devine,  
Sur la pente de la ravine  
Je vais te pousser doucement,  
Et tu n'as qu'à te laisser faire  
Pour descendre en bas promptement;  
Je connais mon affaire.

Le cheval, écoutant ce propos singulier,  
Changea de rôle.  
Après tout, ce devait être joliment drôle  
Que ne plus se morfondre à tirer du collier.  
Il partit trotinant sur la pente assez raide.  
Le charriot, content de lui donner de l'aide,  
Poussait de mieux en mieux,  
Augmentant toujours sa vitesse.  
Le cheval, malgré sa prestesse,  
Devenait soucieux.

– Arrête! cria-t-il au charriot, arrête,  
Je n'en peux plus!...  
Je suis perclus!...  
Je perds la tête!...

Sur le chemin poudreux  
La course est furibonde :  
Après une seconde  
Le malheureux,  
Ne pouvant plus combattre  
Son pénible destin,  
Vint lourdement s'abattre  
Dans le fond du ravin.

*Vous qui nous conduisez à travers les abîmes,  
N'allez pas imiter ce cheval idiot,  
Ne changez pas de rôle avec certains intimes,  
Car ils feraient, bien sûr, comme le charriot.*

## Sources

*Anthologie des poètes canadiens*, composée par Jules Fournier, mise au point et préparée par Olivar Asselin, Granger Frères limitée, Montréal, 1920.

Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie, *Les textes poétiques du Canada français*. Montréal, Fides, 1999.

L. Pamphile Le May, *Fables canadiennes*. Québec, Typographie de C. Darveau, 1882.

Félix-Gabriel Marchand, *Mélanges poétiques et littéraires*. Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, 1899.

John Huston, *Le Répertoire national*, 1848. 4 tomes.



Cet ouvrage est le 104<sup>ème</sup> publié  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
n'est subventionné par aucun gouvernement  
et est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.